

10974

Catherine

*Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 10
et dix exemplaires sur papier du Japon,
numérotés de 11 à 20.*

DU MÊME AUTEUR

Collection in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume.

ROMANS ET DIALOGUES

| | |
|--|--------|
| MAM'ZELLE VERTU (5 ^e mille) | 1 vol. |
| BAIGNOIRE 9 | 1 — |
| C'EST SERVI | 1 — |
| LES MARIONNETTES | 1 — |
| LES JEUNES | 1 — |
| LE LIT | 1 — |

THÉÂTRE

| | |
|--|--------|
| LE NOUVEAU JEU, comédie en cinq actes | 1 vol. |
| VIVEURS, pièce en quatre actes | 1 — |
| LE MARQUIS DE PRIOLA, comédie en trois actes, illustrée (10 ^e mille) | 1 — |
| LE VIEUX MARCHEUR, pièce | 1 — |
| CATHERINE, comédie en quatre actes | 1 — |

~~1399~~
HENRI LAVEDAN

De l'Académie française.

CATHERINE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, de reproduction, de représentation et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

Entered according to act of Congress, in the year 1902, by Henri Lavedan, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

155-778
27/8/20

PQ

2330

L7C3

PERSONNAGES

DUC DE COUTRAS.
GEORGES MANTEL.
VALLON.
BARON FROUARD.
FRÉDÉRIC.
PAUL.
M. LUCAS.

DUCHESSÉ DE COUTRAS.
CATHERINE VALLON.
VICOMTESSE DE GRISOLLES.
BARONNE FROUARD.
MADELEINE DE COUTRAS.
BLANCHE VALLON.

CATHERINE

ACTE PREMIER

Paris, chez la Duchesse de Coutras. — Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, puis MADELEINE. *La duchesse est devant un bureau-secrétaire. Elle sonne sans se déran-ger. La femme de chambre paraît.*

LA DUCHESSE

Louise, j'attends ce matin vers neuf heures la baronne Frouard. Dès qu'elle entrera, vous la ferez entrer ici.

LOUISE

Bien, madame la duchesse. *(Elle sort. La duchesse lit une lettre avec une attention*

grave, rêveuse. A la fin, elle la porte à ses lèvres en songeant. Madeleine entre.)

MADELEINE

Bonjour, maman...

LA DUCHESSE

Bonjour, mon enfant.

MADELEINE

Vous avez bien dormi ?

LA DUCHESSE

Admirablement. (*Madeleine l'embrasse.*)
Et toi ?

MADELEINE

Mal. J'ai eu un cauchemar. J'ai rêvé que je me mariais.

LA DUCHESSE

Tu veux toujours rester vieille fille ? à dix-neuf ans ! Ça te passera !

MADELEINE

Nous verrons. (*Désignant la lettre que sa mère tient encore à la main.*) C'est l'écriture de papa ?

LA DUCHESSE

Oui. En recherchant un renseignement dont j'avais besoin pour certaines visites que je dois ce matin faire à mes pauvres, avec madame Frouard, j'ai retrouvé une ancienne lettre de ton père, datée de 82, qu'il m'écri-

vait de la Rive, un an avant sa mort si subite. Elle est très belle. Il me parle de toi et de ton fiancé.

MADELEINE

Lisez-la-moi.

LA DUCHESSE

Tu le veux?

MADELEINE

Je vous en prie! (*Lui faisant signe de s'arrêter.*) Mais voilà François.

SCÈNE II

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS

Bonjour, ma mère. (*Il l'embrasse.*)

LA DUCHESSE

Bonjour, mon grand.

FRANÇOIS, *apercevant la lettre et l'air d'attention de Madeleine et de la duchesse assises l'une près de l'autre.*

Vous aviez à parler? Je suis de trop?

LA DUCHESSE

Reste, au contraire.

MADELEINE

C'est une lettre de papa, que mère a retrouvée en classant des papiers, et qu'elle s'apprêtait à me lire.

LA DUCHESSE

Écoutez. (*Elle lit.*) « Tu sais, ma chère amie, combien j'aime notre vieille terre de la Rive avec ses ombrages que baigne la Loire. Dès que je pose le pied sur ce coin de Touraine, où beaucoup de mes ancêtres ont vécu, où mes parents sont morts, où je suis venu au monde, où nous nous sommes mariés, aussitôt je me retrouve et je me connais mieux qu'à Paris. On ne voit clair en soi qu'à la campagne. Les villes vous masquent le cœur et l'âme. Ici, quoique éloigné momentanément de toi, ce qui est mon seul regret, j'éprouve pourtant une joie et une paix profondes. Joie et paix morales qui sont la plus large des récompenses pour le peu de bien que j'ai tâché de faire autour de moi. Jamais je ne dirai assez à quel point je reste l'obligé de la Providence. Elle n'a cessé de me combler, et dès le ber-

ceau. D'abord elle a permis que je naquisse en France, et cela seul dédommagerait d'exister. »

FRANÇOIS

Oh! je le reconnais là.

LA DUCHESSE

« Elle m'a fait de plus l'héritier d'un grand nom, dramatique et fameux, ce nom de Coutras, mêlé à presque toutes les nobles actions du passé. Enfin, je t'ai rencontrée, ma chère amie, et c'est la grâce la plus insigne que j'aie jamais reçue. Et puis, deux enfants sont venus fortifier et parer une union que rien ne brisera, même pas la fin de cette vie terrestre, car tu le penses comme moi, la mort ne sépare pas, elle interrompt. Ceux que nous avons l'air de perdre font une courte absence. Il n'y a qu'à les rejoindre et c'est une très petite question de temps. Quand on s'aime, comme nous, on est l'un à l'autre pour l'éternité... »
Lis, toi... François... je... (*Madeleine l'embrasse.*)

FRANÇOIS, *prenant la lettre et continuant.*

« ... Ce qui me plaît chez nos enfants, c'est leur nature à la fois originale et tradition-

nelle. Chacun d'eux est bien « lui-même », et pourtant ils savent déjà nous continuer. J'ai la certitude qu'ils ne s'écarteront jamais des principes fondamentaux d'honneur et de bonté que nous avons eu si peu de peine à développer en eux. François tient beaucoup de moi ; c'est quelquefois par mes défauts... »

MADELEINE

Il n'en avait pas !

LA DUCHESSE

N'interromps pas ton frère.

FRANÇOIS, *poursuivant.*

« Il s'en corrigera, j'en suis sûr, avec l'âge, comme je m'en suis corrigé moi-même à la fin de ma jeunesse. Qu'il se méfie toujours de sa fougue, de l'espèce d'ardeur agressive qu'il apporte à tout, même au bien, qu'il modère les éclats de sa nature prime-sautière et chevaleresque. Il a des élans de cœur, des hardiesses de générosité, des colères, des exaltations, d'apparence méritoire, mais qui me font craindre que parfois ces mouvements n'aient leur source dans l'orgueil plutôt que dans le simple sentiment du devoir et le goût désintéressé de la vertu. Il faudra veiller, ma

chère femme, si je te précédais, à ce que François ne soit point par fausse fierté de race un dilettante et un virtuose de belles actions; un de ces insupportables don Juan d'honneur, n'agissant que par gageure, et avec la coquetterie d'éblouir les hommes. C'est le seul écart que je redoute pour lui. Quand au reste, l'enfant est d'âme droite et franche, et j'ai foi en notre sang qui depuis plus de trois siècles n'a pas encore menti. Notre Madeleine est tout le portrait de ta douceur et de ta bonté, aussi, je ne m'en tourmente guère pour le cas où je n'aurais pas le bonheur de la marier moi-même. Tu seras là. Quand arrivera pour eux deux, elle et François, l'heure d'accomplir cet acte nécessaire et redoutable, qui est comme le point de départ d'une seconde vie dans la première, oh! autant qu'il sera en ton pouvoir et que leur choix te le permettra, laisse nos enfants libres, mon amie. Et enfin, puisque j'envisage l'hypothèse de ma mort prochaine, rappelle toujours à ces chers petits que je les prie de continuer plus tard mon œuvre, l'œuvre de charité quotidienne que j'ai entreprise avec toi, aussitôt après notre union. Aimer son prochain quel qu'il soit, l'assister

par tous les moyens, voilà maintenant la seule question sociale. Assez longtemps on a servi le gentilhomme, aujourd'hui, c'est à lui de servir. Il peut le faire sans descendre et en restant le premier. Et puis, par-dessus tout, qu'ils croient fermement que Dieu existe. Cela leur est extrêmement facile. Il n'y a guère que les malheureux qui soient excusables d'en douter. Mais quand on est dans leur situation privilégiée, et que d'avance on a été gratifié de tous les biens d'ici-bas pour n'avoir à les mériter qu'après les avoir reçus, il est vraiment malaisé d'attribuer au hasard une paternité aussi prodigue et aussi surhumainement attentive. Je t'embrasse. » Voilà! (*A sa mère.*) Donnez-moi cette lettre. Je voudrais l'avoir à moi.

LA DUCHESSE, à *Madeleine*.

Tu n'es pas jalouse? (*A François.*) Garde-la.

FRANÇOIS

Merci. (*Il la met dans son portefeuille. Un temps.*)

LA DUCHESSE

Tu monteras ce matin? avec ta cousine?

FRANÇOIS

Non... seul. Hélène est empêchée.

MADELEINE

Elle viendra cependant me dire bonjour tout à l'heure, à la fin de ma leçon.

LA DUCHESSE

A quel propos?

MADELEINE

Pour voir Mlle Vallon, qu'elle est curieuse de connaître.

FRANÇOIS

Hélène s'intéresse à ce point à ta maitresse de piano? Ça ne lui ressemble pas.

MADELEINE

A force de m'en entendre dire du bien, elle m'a demandé l'autre jour avec son grand air moqueur : Peut-on contempler ce modèle de toutes les vertus? Je lui ai répondu que Catherine Vallon était visible ici le mardi et le jeudi de 9 à 10 heures. Et elle m'a dit qu'elle viendrait aujourd'hui.

LA DUCHESSE

Eh bien, elle verra de près ce que c'est

qu'une femme supérieure, pauvre, digne, courageuse...

MADELEINE

Et ne se plaignant jamais.

FRANÇOIS

Une créature exceptionnelle !

LA DUCHESSE

Ça ne lui fera pas de mal.

MADELEINE

Est-ce que vous n'aimez pas Hélène, ma mère ?

LA DUCHESSE

Mais si. D'abord, j'aime tout le monde. Hélène est une belle et agréable fille.

FRANÇOIS

Un bon garçon.

LA DUCHESSE

Si tu veux.

MADELEINE

Pensez qu'elle est à présent toute seule au monde ?

- LA DUCHESSE

Pas si seule ! Il y a moi, sa tante. Mais j'avoue que je ne lui sers à rien, car elle n'a jamais voulu m'écouter. Elle n'a pas de tête et elle est entêtée ! (*Avec malice.*) Heureusement qu'en dehors de moi elle a le baron Frouard !

MADELEINE

Son parrain ? Oh !

LA DUCHESSE

Eh ! Frouard est un de nos savants les plus en vogue. Il cherche la direction des ballons ! Tout bêtement.

FRANÇOIS

En attendant, il n'a jamais fait qu'une vraie découverte, celle de M. Mantel.

LA DUCHESSE

Et une bonne celle-là. Tu le connais ?

FRANÇOIS

Non. J'ai entendu dire que c'était un pauvre diable plein de talent que Frouard avait ramassé quelque part, pris pour secrétaire, et qu'il exploitait en le faisant travailler comme un nègre.

LA DUCHESSE

Pas à ce point. Moi, je le connais. M. Mantel est en effet un garçon de grande valeur, orphelin, timide, et dans une situation très modeste.

FRANÇOIS

Quel âge a-t-il ?

LA DUCHESSE

Près de quarante. Il est lié depuis des années avec les Vallon et c'est lui qui m'a indiqué Catherine quand il a su par Frouard que j'étais en quête d'une maîtresse de piano pour ta sœur. Mais, pour en revenir à Hélène, le baron me paraît un tuteur bien suffisant pour elle. Décoratif.

FRANÇOIS

Encore plus décoré.

LA DUCHESSE

Membre de l'Institut ! Aimable et charmant quand il veut, avec une tournure d'esprit sceptique et malicieuse.

MADELEINE

Il est malgré tout incapable de servir de

guide à une femme. La meilleure preuve, c'est qu'il est esclave de la sienne...

FRANÇOIS

Et il a là un maître !

LA DUCHESSE

Oui. Ça ne doit pas être gai tous les jours.

FRANÇOIS

Ni tous les ans !

MADELEINE

Comment voulez-vous qu'au milieu de tout cela, entre ses ambitions d'une part et sa femme de l'autre, le baron soit susceptible de donner seulement à Hélène le moindre conseil pratique ?

LA DUCHESSE

Je te l'accorde. Mais pour ce qu'elle en ferait !

MADELEINE

Il faut l'excuser. Elle a été malheureuse.

LA DUCHESSE

Un peu par sa faute.

MADELEINE

Comment, ma mère ! c'est son mari qui a eu tous les torts !

LA DUCHESSE

Sans doute. Cela ne prouve point qu'elle ait raison.

MADELEINE

M. de Grisolles a perdu le procès en séparation. Un mois après son mariage, il la trompait.

FRANÇOIS

Et même un mois avant.

MADELEINE

Ils ne sont pas restés ensemble six semaines ! Aussi, moi...

LA DUCHESSE

Oui, je connais ta chanson. Tout ce que tu me dis d'Hélène je le sais mieux que toi. Elle est à plaindre, en effet. Et pourtant, je la plains avec des réserves. Elle a trouvé pire qu'elle, voilà tout ! Je crois que si, au lieu de ce misérable Grisolles, elle avait épousé un homme excellent, elle lui eût causé beaucoup de chagrin.

MADELEINE

Pourquoi?...

LA DUCHESSE

Parce que c'est une âme romanesque et détraquée, mon enfant, et qui voit la vie à l'envers.

FRANÇOIS

Qu'est-ce que vous dites là, ma mère ?
Hélène romanesque !

LA DUCHESSE

Autant qu'un feuilleton !

FRANÇOIS

Mais vous la connaissez mal.

LA DUCHESSE

Et toi ?

FRANÇOIS

Oh ! moi ! je la sais par cœur ! Nous avons été élevés ensemble à la Rive. Tout petits, nous nous battions déjà à coups de pelle. Voilà un peu plus de vingt ans que nous nous tutoyons, qu'elle m'aime comme une sœur, que je la gronde comme un père, et qu'elle me dit toutes ses pensées... comme à un prêtre.

MADELEINE

Toutes ! monsieur l'abbé ?

FRANÇOIS

Les plus secrètes.

LA DUCHESSE

Naïf.

FRANÇOIS

Enfin, j'affirme qu'Hélène est le contraire du romanesque! Oh! je lui reproche assez souvent son terre-à-terre, la pauvre fille!.... Ses goûts, ses regrets, ses rêves sont tout bonnement ceux d'une bourgeoise élégante et distinguée. C'est la cousine classique de Feuillet et de Sandeau, la belle et brave cousine qui, sous des dehors assez brillants, mais artificiels, est incapable de toute passion sortant un peu de l'ordinaire.

MADELEINE

Ce qui lui est arrivé n'est déjà pas si ordinaire! A vingt-quatre ans, après avoir été mariée un mois, la voilà séparée, avec un mari devenu fou et qui ne meurt pas!

FRANÇOIS

Justement! Cela c'est de la vie, du mouvement! Ce sont des atouts.

LA DUCHESSE

De mauvaises cartes, oui !

FRANÇOIS, *s'animant.*

On n'a de mérite à gagner qu'avec celles-là. Les mauvais jeux font les bons joueurs. Hélène n'a rien su tirer du sien. Si on veut que je la prenne pour une héroïne de roman, qu'elle commence d'abord... je ne sais pas, moi... par mourir d'amour pour quelqu'un. Après nous verrons.

SCÈNE III

LES MÊMES, FROUARD

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le baron Frouard.

MADELEINE

Il va dire du mal de sa femme, je m'en vais.
Adieu ! (*Elle sort.*)

LA DUCHESSE

Ce n'est pas vous que j'attendais, mais votre

femme. Elle a si généreusement exprimé le désir de m'accompagner dans mes tournées de charité que j'ai accepté avec joie. Est-ce que je ne la verrai pas ?

LE BARON

Rassurez-vous, madame la duchesse. Elle me suit. A deux minutes près.

FRANÇOIS

Et vous n'êtes pas venus ensemble ?

LE BARON

En pensée. Mais de fait, séparément. Vous savez?... ma femme, elle en prend toujours assez avec moi pour que j'en laisse un peu avec elle.

LA DUCHESSE

Allons, ne commencez pas à vous en plaindre.

FRANÇOIS

Vous auriez tort. La baronne est charmante.

LE BARON

N'altérons pas ses mérites. La baronne est irascible, orgueilleuse et avare.

LA DUCHESSE

Vous exagérez!

LE BARON

Avare au point qu'elle ne m'a jamais rien donné, même pas un enfant! D'ailleurs, vous la connaissez bien. Tout Paris la connaît. Mais je ne prétends pas la dénigrer. Telle qu'elle est, je la chéris et je ne changerais pas avec une autre.

LA DUCHESSE

Expliquez-vous!

LE BARON

Je ne changerais pas, d'abord, parce que j'y suis accoutumé et que vingt-neuf ans de résignation douloureusement conquise ne se recommencent pas ainsi, le sourire aux lèvres et puis... parce que... vous allez me saisir une fois pour toutes: le peu que je vau, je le dois à cette précieuse et intolérable compagne. Oui, quand je me suis marié, je ne l'aimais pas, je l'épousais pour sa fortune.

FRANÇOIS

Oh!

LE BARON

Il y a des précédents. Et puis je dis toujours la vérité.

FRANÇOIS

Et elle, vous aimait-elle ?

LE BARON

Non plus. C'était le donnant donnant. Elle voulait être baronne.

FRANÇOIS

Elle le fut.

LE BARON

Et dès le lendemain, elle me rendit la vie si dure que je n'hésitai pas à renouer aussitôt avec une ancienne liaison.

LA DUCHESSE, *sévère.*

Ah ! ça, Frouard !...

LE BARON

Avec la science, madame la duchesse, le seul amour un peu voluptueux de ma vie, cette science qui devait me mener au point où j'en suis, en attendant de monter plus haut.

FRANÇOIS

Les ballons !

LE BARON

Ne vous moquez pas. Je suis sur une piste.
Premier service que me rendit Eugénie.

FRANÇOIS

Malgré-elle.

LE BARON

Peu importe. Les meilleurs services sont ceux qu'on vous rend en croyant vous nuire. Non seulement ma femme sut donc m'empêcher de m'attacher à elle, mais elle eut l'art de m'éloigner de son cœur et de me jeter dans les découvertes. Je lui dois mon fauteuil à l'Institut. Je lui dois tout. Si j'ai quelques qualités j'en suis redevable à ses innombrables défauts. Moi aussi, jusque-là, j'étais âpre à l'argent, vaniteux et emporté. Grâce à elle, j'ai vu comme en un clair et coupable miroir tout ce qu'il fallait éviter. Peu à peu, je me suis amélioré. Sa colère a fait ma douceur, son avarice ma générosité.

LA DUCHESSE

Vous n'êtes jamais généreux qu'avec son argent.

LE BARON

Eh! Elle est bien baronne avec mon nom?
Et son orgueil a fait...

Votre modestie?

LE BARON

Pas encore complètement. Bref, chaque fois que je la vois, je songe : Dire que sans elle, je serais peut-être comme elle ! Immédiatement je la regarde avec une infinie tendresse (*La baronne est introduite.*) et je l'aime de tout mon cœur.

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, FRANÇOIS, LE BARON,
LA BARONNE

LA BARONNE, *à son mari.*

Qui cela, s'il vous plaît?

LE BARON

Vous, ma chère amie. Je parle toujours de vous quand vous n'êtes pas là.

LA BARONNE

Et vous cessez dès que je parais. Enfin,

c'est bon. (*A la duchesse.*) Suis-je en retard, madame?

LA DUCHESSE

Non, chère madame.

LA BARONNE

Tant mieux. J'aurais été désolée de vous faire attendre, vous d'abord, et puis les pauvres. Quoi qu'en dise M. Frouard, je suis très bonne pour eux, excellente!

LE BARON

Moi, ma chère amie! Mais je m'épuise à le proclamer!

LA BARONNE

Seulement, j'ai horreur du gaspillage, et j'avoue que j'hésite toujours à leur donner de l'argent. C'est si grave! S'ils n'en ont pas besoin, c'est moi qui suis volée.

LE BARON

Et s'ils en ont besoin?

LA BARONNE

Ils en prennent l'habitude et ils vous redemandent, ça n'a plus de fin.

LA DUCHESSE

Enfin, comment vous en tirez-vous ?

LA BARONNE

Je donne du pain.

LE BARON

Le pain quotidien.

LA BARONNE

Oui, mais pas tous les jours.

LE BARON

Est-ce qu'ils ont besoin de ça ? C'est de l'argent qu'ils veulent. A propos d'argent, mon cher ami, je vous fais tous mes compliments.

LA DUCHESSE

Pourquoi ?

LE BARON

Vous n'êtes pas au courant ? Il ne vous a pas déjà dit ?... C'est encore mieux alors ! Vous savez, madame la duchesse, que la « Fraternité »...

LA BARONNE

Un journal ignoble.

FRANÇOIS, *comprenant, au baron.*

Ah ! c'est pour ça !

LA DUCHESSE, *à François.*

Laisse le baron achever, puisque c'est par lui que j'apprends tes secrets.

FRANÇOIS

Il n'y a pas de secret, ma mère, c'est un oubli tout simplement.

LE BARON

La « Fraternité » a ouvert une souscription en faveur des ouvriers sans travail...

LA DUCHESSE

Oui. Après ?

LE BARON

Il a souscrit. Duc François de Coutras, 500 francs ! Je trouve ça extrêmement chic ! (*A sa femme.*) Vous n'auriez pas fait ça, vous, Eugénie ?

LA BARONNE

Pas dix centimes. Je donne du pain.

FRANÇOIS

Est-ce que j'ai eu tort, ma mère ?

LA DUCHESSE

Le sentiment est généreux, je ne peux pas t'en blâmer. J'aurais préféré que ce ne fût pas dans les colonnes de la « Fraternité » qu'il se manifestât.

FRANÇOIS

C'est la « Fraternité » qui réunit les fonds. Quand on envoie une lettre chargée on ne choisit pas le facteur.

LE BARON

Très bien.

LA DUCHESSE

En tout cas, il y a eu orgueil à mettre ton nom.

FRANÇOIS

Je ne l'ai pas mis par orgueil, ma mère, mais par devoir. Je crois qu'à cette époque nos charités n'ont plus le droit d'être anonymes. On nous reproche assez d'étaler nos vices, pour que nous n'ayons pas peur d'afficher nos vertus. Quand il nous arrivera d'accomplir une action méritoire, elle comportera désormais deux choses : l'acte en soi qui atteint son but en satisfaisant notre

conscience, et puis la publicité de notre nom qui donnera l'exemple.

LA DUCHESSE

Peut-être.

FRANÇOIS

Je ne regrette pas ce que j'ai fait. Surtout si je me rappelle ce que vous m'avez donné à lire il n'y a qu'un instant : soulager son prochain quel qu'il soit.

LA DUCHESSE

Tu as raison.

LE BARON

Parfait. Au revoir, madame la duchesse. J'étais venu en passant pour vous présenter mes respects. Je me retire.

LA DUCHESSE, *au baron.*

Vous n'avez rien à faire dire à votre filleule ? Elle doit venir ce matin.

LE BARON, *à la duchesse.*

Vous l'embrasserez à ma place. Elle y gagnera... (*Lui montrant la baronne.*) Je vous confie un précieux dépôt ! (*Il sort.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* LE BARON

LA BARONNE

Il a beau se donner des airs de méchanceté,
c'est un homme qui m'adore.

LA DUCHESSE

Il ne peut pas en être autrement. Eh bien,
chère madame, puisque vous consentez à voir
de la misère...

LA BARONNE

Partons. Je suis impatiente.

LA DUCHESSE

Ce n'est pas bien gai, je vous en préviens !
quand vous en aurez tâté...

LA BARONNE

Je sens qu'avec vous, duchesse, la charité
sera une vraie fête.

FRANÇOIS

Ma mère va vous conduire dans des rues dont vous n'avez pas idée.

LA BARONNE

Qu'est-ce que ça fait? (*A la duchesse.*) Et puis, dans votre belle et bonne voiture.

LA DUCHESSE

Oh! je n'attelle jamais dans les quartiers pauvres, madame. En fiacre ou à pied.

FRANÇOIS

Quand ce n'est pas en omnibus.

LA DUCHESSE *à la baronne.*

Ainsi...

LA BARONNE

Oh! pardon.

LA DUCHESSE

Je sens que vous aurez besoin de faire un apprentissage... Allons! (*A François.*) Veux-tu sonner Louise pour mon manteau? (*A la baronne.*) Vous n'imaginez pas ce qu'on voit: Des choses qui font trembler et rougir. Je vous attends quand vous allez vous trouver en face de gens tellement meurtris qu'on

n'ose pas même leur balbutier un mot de consolation ou d'espoir parce qu'on aurait l'air de se moquer d'eux. C'est à se sauver.

LA BARONNE

Je me rends compte.

LA DUCHESSE

Non. Vous ne pouvez pas. Il y a d'abord, tout au fond, les misères matérielles, inconcevables, et puis, bien au-dessus alors, les rares et profondes infortunes des classes moyennes. Tout cela sans bruit, dans des petits coins; à un cinquième étage... Personne ne s'en doute! Oh! vous allez voir, madame, vous allez voir.

LA BARONNE

Oh! je sens déjà que...

LA DUCHESSE

... Des vieux hommes, des vieilles femmes... ça n'a plus que le souffle... et ça travaille!... Des enfants de dix ans qui font vivre quatre, cinq, six personnes!... Ah! que c'est beau! Et les jeunes filles!... les jeunes filles de peuple élevé, de petite bourgeoisie, elles sont admirables! Depuis celles... tenez, comme

Catherine Vallon, qui suffisent à soutenir toute une famille et qui ne veulent pas se marier, sans doute par dévouement, jusqu'à celles qui voudraient bien... mais qui ne trouvent pas.

FRANÇOIS

Moi, ce sont ces jeunes filles-là qui m'attachent le plus. Qu'on se moque de moi, mais je voudrais, si c'était en mon pouvoir, les sauver toutes ! Chaque fois que dans la vie, j'en vois une, exquise, délicate, si méritante et condamnée d'avance injustement au malheur, je me sens pris de pitié pour elle, en même temps que de révolte et de grande honte pour nous autres, les hommes et les jeunes gens des classes prétendues supérieures. Je me dis : Il ne s'en trouvera donc pas un pour venir chercher cette petite, la relever, en faire carrément sa femme?... Voilà ! Et puis, ceux qui ne sont pas contents, ils n'ont qu'à parler ! Mais non. Elles vivent dédaignées, rebutées, inemployées. Des âmes de premier ordre... Personne n'en veut.

LA BARONNE

Quelle chaleur ! Mais commencez en ce cas, et donnez l'exemple !

FRANÇOIS, *vivement et la regardant en face.*

Si vous croyez que je n'y ai pas déjà songé, et souvent. (*La duchesse observe son fils en dessous avec attention.*)

LA BARONNE

Qu'est-ce qui vous a retenu ?

FRANÇOIS, *avec un geste évasif.*

Oh !

LA BARONNE

Vous ne craignez pas votre excellente mère ? La duchesse me paraît plutôt dans votre courant d'idées... Alors ? (*Inquiétude manifeste de la duchesse qui voudrait qu'on en finît avec cette conversation. Elle se lève et sonne.*)

FRANÇOIS

Oui. Mais non. Et puis, je ne suis pas seul... Il y a tous ceux-là. (*Il montre les portraits.*) Les poudrés. (*Un temps.*) C'est dommage ! (*La femme de chambre paraît. Elle apporte les affaires de la duchesse, un manteau et un chapeau très simples. Madeleine entre. Elle tient le courrier, journaux et une dépêche. Louise sort.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADELEINE

MADELEINE, *tendant le courrier.*

Une dépêche, maman. (*La duchesse prend la dépêche, fait à la baronne un signe qui veut dire: « Vous permettez? » et lit.*)

FRANÇOIS

Pas une mauvaise nouvelle?

LA DUCHESSE, *après avoir lu.*

Si.

MADELEINE

Quoi donc?

LA DUCHESSE

Ta nourrice!

MADELEINE

Mère Coutant?

LA DUCHESSE

Elle est perdue!

CATHERINE

MADELEINE

Oh ! ça me fait une vraie peine.

LA DUCHESSE

La dépêche est de son fils. (*Lisant.*) « Notre mère est très mal. Elle demande mademoiselle. Votre serviteur, Coutant. »

MADELEINE

Je vais y aller.

LA DUCHESSE

Tout de suite.

MADELEINE

Mais, ma leçon de piano ?

LA DUCHESSE

Tu la manqueras pour aujourd'hui, que veux-tu ?

FRANÇOIS

Est-il trop tard pour prévenir Mlle Vallon ?

LA DUCHESSE

Oui. Elle doit être partie de chez elle.

MADELEINE

Pauvre fille qui vient de si loin. De l'avenue des Gobelins à la rue de Lille !

LA DUCHESSE

Et à pied!

LA BARONNE

Elle n'en est pas à regarder à six sous pour un omnibus?

FRANÇOIS, *à la baronne.*

Je vous demande bien pardon. Elle en est là! (*A sa mère.*) C'est vous, ma mère, qui menez Madeleine?

LA DUCHESSE

Non. Elle va y aller avec Louise. (*A la baronne.*) C'est à Saint-Ouen. (*A son fils.*) Moi, je sors avec Mme Frouard.

MADELEINE, *qui sort avec Louise.*

Aurevoir, maman. (*Elle l'embrasse.*) Pauvre nounou! (*A la baronne.*) Madame! (*Elles sortent.*)

LA BARONNE, *à la duchesse.*

Oh! mais je suis confuse, je déränge tout. Je vois qu'à cause de moi, vous allez vous astreindre...

LA DUCHESSE

Ce n'est pas pour vous, madame, c'est pour les pauvres.

LA BARONNE

Pardon. Je n'y pensais pas.

FRANÇOIS, *à sa mère.*

Moi, je vais faire dire que je ne monte pas.
Et j'attendrai Mlle Vallon pour lui expliquer ce
qui arrive.

LA DUCHESSE

C'est ça. Tu nous excuseras.

LA BARONNE, *à François.*

Comment! Vous allez manquer votre pro-
menade pour si peu? Un domestique suffirait...

FRANÇOIS

Non. Mlle Vallon est une femme. Elle vient,
elle ne trouve pas ma sœur. Il est plus conve-
nable que ce soit moi...

LA BARONNE

Oh! elle vient! Mais pour donner une leçon,
parce qu'on la paye?

FRANÇOIS

C'est justement parce qu'on la paye, qu'il
ne faut pas le lui faire sentir!

LA DUCHESSE, *à son bureau, classant des bons de pain et des bons de fourneaux.*

Mais oui, c'est très bien, va. (*Elle lui envoie un baiser. Il sort.*)

SCÈNE VII

LA DUCHESSE, LA BARONNE

LA BARONNE

Elle est jolie?

LA DUCHESSE

Qui ça?

LA BARONNE

Mlle Vallon!

LA DUCHESSE

Très jolie, très distinguée. (*Comptant pour elle-même.*) Dix bons de pain... dix bons de fourneaux...

LA BARONNE

Quel âge?

LA DUCHESSE

Vingt-deux ans.

LA BARONNE

A-t-elle vraiment du talent ?

LA DUCHESSE

Beaucoup. Premier prix du Conservatoire.
Je vous la ferai entendre.

LA BARONNE

J'en serai ravie. Mais... vous ne craignez pas, dites-moi ? qu'une personne qui a tant de qualités... pour votre fils... le duc?...

LA DUCHESSE

Oh ! chère madame !

LA BARONNE

Vous avez assez de confiance en lui ?

LA DUCHESSE

En lui et en elle.

LA BARONNE

Ça vous réussit donc la confiance ?

LA DUCHESSE

Jusqu'à présent.

LA BARONNE

Compliments. Comment faites-vous?

LA DUCHESSE

Je vais vous dire mon secret... Je sais la placer. Catherine n'est pas de celles qu'on séduit.

LA BARONNE

Mais peut-être de celles qui séduisent.

LA DUCHESSE

Pas davantage. Et puis ne vous mettez donc pas en peine.

LA BARONNE

C'est par intérêt!

LA DUCHESSE

Oui, vous êtes bonne. (*La femme de chambre paraît.*) Je m'en vais. On déjeunera tard. (*A la baronne.*) Quand vous voudrez.

LA BARONNE

Oh! que je suis contente! (*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII

LA FEMME DE CHAMBRE, puis FRANÇOIS. *La femme de chambre, seule d'abord, range et met un peu d'ordre dans la pièce.*

FRANÇOIS, *entrant, il s'installe; à la femme de chambre qui sort.*

Quand Mlle Vallon va venir, vous la ferez entrer ici comme à l'ordinaire.

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien, monsieur. *(Elle sort.)*

SCÈNE IX

FRANÇOIS, puis CATHERINE

FRANÇOIS, *seul, relisant la lettre de son père.*

« Quand arrivera pour eux deux, elle et

François, l'heure d'accomplir cet acte nécessaire et redoutable qui est comme le point de départ d'une seconde vie dans la première, oh ! autant qu'il sera en ton pouvoir et que leur choix te le permettra, laisse nos enfants libres, mon amie. »

LA FEMME DE CHAMBRE, *paraissant au seuil.*

Mlle Vallon.

FRANÇOIS

Ah ! bonjour, mademoiselle. (*Catherine entre. Ils sont seuls.*) Mais... vous êtes toute trempée ! Il pleut donc ?

CATHERINE

A torrents. Ça n'est rien.

FRANÇOIS

Oh ! Je suis chargé de vous dire qu'aujourd'hui ma sœur ne pourra pas prendre sa leçon.

CATHERINE, *déposant sur le piano les petits paquets qu'elle tenait en entrant.*

Mlle Madeleine est malade ?

FRANÇOIS

Non. Elle a dû aller ce matin au chevet de

sa vieille nourrice qui se meurt. On voulait vous prévenir, vous envoyer un bleu pour vous éviter la course. D'autant que vous demeurez très loin... Et puis il était trop tard... Ma mère et ma sœur m'ont prié de vous transmettre leurs regrets.

CATHERINE

Il n'y a pas de quoi. Vous les remercieriez. Alors, à mardi prochain?

FRANÇOIS

A mardi... (*Elle s'est levée.*) Mais attendez une seconde. (*Allant à la fenêtre.*) Il pleut à seaux.

CATHERINE

C'est que je n'ai pas beaucoup de temps.

FRANÇOIS

Si Madeleine avait été ici, vous ne seriez pas partie avant une heure?

CATHERINE

Ce n'est pas la même chose. J'aurais travaillé.

FRANÇOIS

Restez jusqu'à la fin de l'averse, je vous en

prie. Asseyez-vous. (*Avisant les paquets que Catherine a déposés sur le piano.*) C'est à vous ?

CATHERINE

Oui. J'allais oublier. Voudriez-vous avoir l'obligeance de remettre ceci à mademoiselle votre sœur ?... Ce sont des achats dont elle m'a chargée.

FRANÇOIS, *qui tâte les paquets.* .

Entendu. Qu'est-ce que c'est ? Je suis très curieux.

CATHERINE

Oh ! on peut regarder. (*Elle défait les paquets.*) C'est un éventail et un cadre en vieille soie.

FRANÇOIS

Comment ! Madeleine achète de ces affaires-là ! Je vais l'attraper. C'est un peu laid, voyons ? Votre avis ?

CATHERINE

Peut-être... je ne sais pas...

FRANÇOIS

Où diable avez-vous déniché ça ?

CATHERINE, *souriant tristement.*

Je ne l'ai pas déniché! C'est ma jeune sœur Blanche, qui est très chétive, presque toujours couchée, et qui fait des petits objets avec des morceaux de soie ancienne. Alors, comme Mlle Madeleine le savait, et qu'elle a un cœur excellent, elle m'avait priée de lui choisir...

FRANÇOIS

Ah! je suis une brute, mademoiselle. Je vous demande pardon. Je vous ai blessée?

CATHERINE

Pas du tout, monsieur. Si je devais me blesser pour si peu...

FRANÇOIS

Enfin, je vous ai fait de la peine.

CATHERINE

Non plus.

FRANÇOIS

Tant mieux! J'en serais désolé. Vous le croyez, n'est-ce pas, que j'aurais un vrai remords de vous avoir causé du chagrin, à vous... si peu que ce soit? D'autant que j'avais mal regardé. C'est charmant au contraire. Le cadre, là... avec ces fleurettes bleues.

CATHERINE

N'essayez pas de réparer. Que ces pauvres choses soient laides ou jolies, ça n'a aucune importance au fond. C'est pour nous une façon de gagner un peu plus de pain. Je ne suis pas assez naïve pour croire qu'on les achète par admiration. Non, c'est afin de nous obliger, tout simplement. Au revoir, monsieur, il me semble que le temps s'éclaircit.

FRANÇOIS

Ne partez pas encore. Je ne veux pas que vous vous en alliez sur cette mauvaise impression dont je suis bêtement la cause... Ainsi vous souffrez ? vous n'êtes pas heureuse ?

CATHERINE

Je ne me plains pas.

FRANÇOIS

Vous souffrez pourtant. Et cela m'attriste.

CATHERINE, *gênée*. .

Oh !

FRANÇOIS

Plus que vous ne pensez.

CATHERINE

CATHERINE

Je vous remercie de votre intérêt.

FRANÇOIS

Il est très respectueux et très profond...
Vous avez votre père ? une sœur?...

CATHERINE

Et deux frères, oui, monsieur. Mon père est maître de chapelle au couvent des Lazaristes de la rue de Rennes.

FRANÇOIS

Je sais. Est-il très âgé ?

CATHERINE

Il n'est plus jeune. Avec cela, ma sœur si malade, si faible... a dix-sept ans...

FRANÇOIS

Oui, je sais, je sais... Et vos frères ? Sont-ils gentils au moins ? travaillent-ils bien ? en êtes-vous contente ?

CATHERINE

Oh ! Ils font tout ce qu'ils peuvent, les pauvres petits. Frédéric a quatorze ans, et Paul dix.

FRANÇOIS

Et qui est-ce qui s'occupe de tout ce monde-là?

CATHERINE

Un peu moi. On s'arrange.

FRANÇOIS

Oui. C'est vous qui subvenez à tout. Je vois ça.

CATHERINE

Il faut bien. Mais avec mon piano, j'y arrive, et je n'ai aucun mérite. Ah! si je ne l'avais pas!

FRANÇOIS

Eh bien, moi, je vous en trouve beaucoup de mérite, même avec votre piano! Et figurez-vous que ce piano, avant de vous connaître, je ne pouvais pas le souffrir!

CATHERINE

C'est vrai?

FRANÇOIS

A la lettre. Il y a six mois, quand Madeleine, qui était d'une très jolie force, m'a dit qu'elle voulait encore se perfectionner dans

l'étude de cet instrument et que vous alliez venir la faire travailler, je me suis presque fâché avec elle.

CATHERINE

Et depuis ?

FRANÇOIS

Oh ! depuis, je l'aime chaque jour davantage.

CATHERINE

Vous avez raison. Moi, quand je m'y suis mise, toute petite, ce n'était pas pour mon plaisir. C'est un dur maître que le piano, allez ! Je lui dois cependant le meilleur de ma vie ! Les heures, les journées, les semaines, les mois de travail qu'il m'a coûtés, sont les heures, les journées, les semaines et les mois pendant lesquels je n'ai pas souffert. Tant qu'on joue, on oublie et les gammes tuent le chagrin. Il n'y a plus que les notes qui pleurent. Il me semble alors à ces instants-là que les misères s'échappent et s'en vont par le bout des doigts, qu'on répand ses soucis et ses idées noires en arpèges, en trilles, en accords, et puis qu'il n'en reste plus rien en vous. Quand on quitte le tabouret après cinq ou six

heures d'exercices de vélocité... ah! on est léger, on a tout secoué. C'est comme quand on vient d'aller à confesse.

FRANÇOIS

Je vous comprends.

CATHERINE

Aussi, croyez-moi, monsieur, aimez la musique. Un gentilhomme se doit cela. Ça vaut le cheval. La musique fait beaucoup de bien. Elle vous rendra toujours service, vous verrez, dans les mauvaises passes...

FRANÇOIS

Mais c'est qu'il y a des gens qui disent, mademoiselle, que le piano ce n'est pas la musique?

CATHERINE

Des gens qui ne sont pas musiciens. Si la musique est en nous, et chante en nous, elle chantera sur n'importe quoi, sur une flûte de berger, sur un violon de village. C'est notre âme qui donne le son. Ceux qui jouent sans leur âme, et rien qu'avec leurs doigts, ceux-là ne font que du bruit.

FRANÇOIS, *très grave.*

Eh bien... jouez-moi quelque chose...

CATHERINE

Mais...

FRANÇOIS

Ne me refusez pas ! Ce que vous voudrez. Ou plutôt ce que vous aimez le mieux, le morceau pour lequel vous avez une préférence secrète, celui que vous jouez quand vous êtes découragée ou pleine d'espoir, quand vous êtes joyeuse ou que vous pleurez ; je sens que c'est le même ; c'est celui-là que je veux. Pas d'autre.

CATHERINE

Je vais vous jouer mon nocturne de Chopin. (*Elle s'assied et joue. François l'écoute, assis tout songeur, la tête dans les mains d'abord, et les yeux cachés. Puis il écarte les mains et la regarde jouer longuement, profondément. Quelques secondes avant la fin du morceau Hélène entre sur la pointe du pied, les voit, et demeure toute saisie en apercevant la scène, la façon ardente et attentive dont François dévore des yeux*

Catherine. Elle comprime les battements de son cœur et s'assoit tout près de la porte, sur une chaise qui est là. Les deux autres sont tellement absorbés qu'ils ne s'aperçoivent même pas de son entrée. Le morceau continue. Au moment où la dernière note résonne...)

SCÈNE X

LES MÊMES, HÉLÈNE

HÉLÈNE, *se levant, toute ressaissie et gracieuse.*

Bravo ! Bravo ! (*En même temps Catherine laisse échapper un petit cri de frayeur et de contrariété.*)

FRANÇOIS, *se levant, l'air ennuyé. A Hélène.*

Tu étais là ?

HÉLÈNE

Mais oui. J'écoutais et j'admirais. Je faisais comme toi.

FRANÇOIS, *inquiet.*

Depuis longtemps?

HÉLÈNE

Malheureusement non. Veux-tu me présenter?

FRANÇOIS, *à Catherine.*

La vicomtesse de Grisolles, ma cousine.

HÉLÈNE

Mademoiselle, j'avais déjà beaucoup entendu parler de vous dans cette maison où tout le monde vous aime, et j'étais venue ce matin exprès pour que Madeleine me fit faire votre connaissance. Je pensais vous voir ici toutes les deux, c'est ce qui vous explique mon indiscretion.

CATHERINE

Vous n'avez nullement été indiscrete, madame.

HÉLÈNE

Et aussi un peu ma surprise en trouvant François... (*A son cousin.*) Tu prends donc des leçons, toi?... Et Madeleine?

FRANÇOIS

Elle n'est pas là, je t'expliquerai...

HÉLÈNE, *à Catherine.*

Enfin, je vous fais mes bien sincères compliments, mademoiselle. Pour tout. Quand on joue du Chopin comme vous, on n'est certainement pas la première venue.

CATHERINE

Vous êtes trop aimable, madame. (*A François.*) Adieu, monsieur.

FRANÇOIS, *la reconduisant.*

Adieu, mademoiselle. Je vous dirai mieux quand je vous reverrai... pour le morceau... à bientôt.

CATHERINE, *avec un geste d'excuse modeste.*

Oh! (*Elle sort.*)

SCÈNE XI

FRANÇOIS, HÉLÈNE

HÉLÈNE

Tu ne peux pas le lui dire devant moi? Je te gêne?

FRANÇOIS, *très heureux, à partir de ce moment, comme quelqu'un qui vient de prendre un parti.*

Pas du tout. Es-tu bête !

HÉLÈNE

Non. Seulement, tu préfères être seul avec elle pour bien lui exprimer ton émotion.

FRANÇOIS

Taquine ! Je ne voulais pas te faire attendre ! là !

HÉLÈNE

Tu es gentil. Tu es un bon cousin !

FRANÇOIS

Excellent.

HÉLÈNE

Et où est-elle Madeleine ?

FRANÇOIS

Chez sa nourrice qui se meurt et qui l'a fait demander.

HÉLÈNE

Ah ! Et voilà comment, toi, tout à l'heure...

FRANÇOIS

Tu y es. Tu avais quelque chose à dire à Madeleine?

HÉLÈNE

Rien de particulier. Mais j'ai à te parler à toi, et assez longuement. Je veux te consulter. Il faut que tu me donnes un conseil par rapport à ma vie, sur ma ligne de conduite à suivre. J'ai toujours eu grande confiance en toi.

FRANÇOIS

T'en es-tu repentie?

HÉLÈNE

Non.

FRANÇOIS

Ah! tu sais que je t'aime (*Il lui prend les mains.*) d'enfance, de toute petite enfance, en camarade solide et sûr.

HÉLÈNE, *avec une pointe d'imperceptible agacement.*

Comme un frère, oui! (*Elle retire ses mains.*)

CATHERINE

FRANÇOIS

Parle.

HÉLÈNE

Voilà... C'est un peu difficile. Il va falloir que je commence par un aveu.

FRANÇOIS

N'as-tu pas foi en ma discrétion?

HÉLÈNE

Si... Mais c'est l'aveu d'une chose déjà assez ancienne, et que je t'avais cachée.

FRANÇOIS

Tu m'as caché quelque chose?

HÉLÈNE

Mais dame, oui ! Ça t'étonne?

FRANÇOIS

Un peu, je l'avoue. Enfin que veux-tu ? Je ne te reproche rien. Tu as eu un secret, c'est ton droit. Aujourd'hui il te plaît de me le confier. Je trouve que c'est tard. Mais... mieux vaut tard...

HÉLÈNE

Que jamais ? C'est justement ce que je pense !

FRANÇOIS

Dis-moi donc ton secret.

HÉLÈNE

Quand j'ai consenti à épouser M. de Grisolles, tu as cru sans doute, comme tout le monde, que je l'aimais ?

FRANÇOIS

Oui et non. J'ai pensé que tu l'aimais comme on aime couramment quand on se marie.

HÉLÈNE

Moins encore. J'avais presque de l'aversion pour lui.

FRANÇOIS

Alors pourquoi as-tu fait ce mariage ?

HÉLÈNE

Par dépit.

FRANÇOIS

Tu aimais ailleurs ?

HÉLÈNE

Oui.

FRANÇOIS

Et quelqu'un qui ne t'aimait pas ?

CATHERINE

HÉLÈNE

Oh! s'il m'avait détestée, il n'y aurait encore eu que demi-mal.

FRANÇOIS

Parbleu!

HÉLÈNE

Mais je lui étais... et je lui suis encore à l'heure qu'il est complètement indifférente.

FRANÇOIS

Alors, il ne sait pas?

HÉLÈNE

Rien...

FRANÇOIS

Il doit bien se douter un peu? Voyons?

HÉLÈNE

Puisque je te dis que non.

FRANÇOIS

En ce cas, tant pis pour lui... Il n'est pas fort!

HÉLÈNE

Et tant pis pour moi, surtout!

FRANÇOIS

C'est vrai, tu l'aimes ! Une bonne idée que tu as eue là ! Je le connais, ce myope ?

HÉLÈNE

Inutile de m'interroger. Je ne le nommerai pas.

FRANÇOIS

Qui est-ce ? Un jeune homme évidemment ? Dans mes âges ?

HÉLÈNE

A peu près.

FRANÇOIS

Un de mes amis ?

HÉLÈNE

Une de tes connaissances. Encore une fois, n'insiste pas. Tu perds ton temps.

FRANÇOIS

D'où vient cette résistance ?

HÉLENE

Tu te moquerais de moi.

FRANÇOIS

Je te jure bien que non.

HÉLÈNE

Si. Et puis, c'est tout à fait inutile pour ce que j'ai à te demander.

FRANÇOIS

Ah ! le fameux conseil !

HÉLÈNE

Je me suis donc mariée, j'ai épousé M. de Grisolles, dans un coup de rage, mais résolue à lui être orgueilleusement fidèle, et à ne jamais appartenir du moins à personne qu'à lui, puisque je ne pouvais pas être au seul homme que j'aimais.

FRANÇOIS

Et que tu aimes toujours ?

HÉLÈNE

Toujours.

FRANÇOIS

Mon Dieu, que tu m'intrigues donc ! Ma mère me soutenait ce matin que tu étais romanesque. Je commence à me demander si elle n'avait pas raison !

HÉLÈNE

Laisse-moi poursuivre. Tu sais ce qui s'est

passé ? La conduite ignoble de mon mari, ma fuite chez Frouard, à qui j'allai demander asile, mon procès en séparation gagné haut la main, et enfin la folie subite de M. de Grisolles, qui est en train de prendre depuis plusieurs jours une tournure très inquiétante.

FRANÇOIS

Disons providentielle. Tu es à la veille d'être entièrement libre. Et alors?...

HÉLÈNE

Que dois-je faire une fois veuve ? Dois-je d'abord le rester ?

FRANÇOIS

Non. C'est très mauvais à tous les égards. On ne reste veuve que quand on adorait son mari, ou bien quand on est mère... Ce n'est pas ton cas.

HÉLÈNE

Dois-je aller trouver celui que j'ai aimé, que j'aime encore, tout lui raconter et avoir avec lui une explication peut-être douloureuse, mais décisive, de laquelle ta pauvre petite cousine sortira ou consolée avec sa vie

à peu près refaite, ou bien irrémédiablement désabusée? Parle.

FRANÇOIS

Dame! ça dépend! Es-tu sûre, mais sûre, qu'il ne t'aime pas?

HÉLÈNE, *faisant signe que oui.*

Il me l'a dit.

FRANÇOIS

Il te l'a dit?

HÉLÈNE

Maintes fois.

FRANÇOIS

En ce cas, il faut le laisser, ma chère, et te sauver du côté opposé, droit devant toi, sans tourner la tête. Voilà mon conseil.

HÉLÈNE

Merci. Je vais le suivre.

FRANÇOIS, *voyant son trouble.*

Ça te sera pénible...

HÉLÈNE

Non... Mais tu sais... Le temps de m'y faire...

FRANÇOIS

Si. Ça te sera pénible, je le vois. C'est pourtant le seul parti. A nos âges, le véritable amour est un spontané, il n'arrive pas à la longue. Du moment que celui que tu as choisi et désigné dans ton cœur n'a rien deviné, rien éprouvé de ce sentiment qui devait, malgré tes efforts pour le cacher... rayonner de toi quand tu le voyais !...

HÉLÈNE

Oui !...

FRANÇOIS

... Quand tu lui parlais.

HÉLÈNE

Oui ! oui !

FRANÇOIS

... C'est qu'il n'y a rien à faire. Il ne t'aimera jamais.

HÉLÈNE

Oh ! il m'aime ! Mais à sa façon ! Je lui plais... je...

FRANÇOIS

Oui... C'est de la camaraderie, de l'amitié,

tout ce qu'on voudra ! Mais ce n'est pas ce que tu demandes ?

HÉLÈNE

Non. Décidément !...

FRANÇOIS

Tu vois bien que nous sommes d'accord !

HÉLÈNE

Oui. Et je ne t'ai pas dit le plus triste !

FRANÇOIS

Quoi donc ?

HÉLÈNE

Non seulement on ne m'aime pas... mais...

FRANÇOIS

On en aime une autre !

HÉLÈNE

J'en ai la preuve certaine.

FRANÇOIS

Il n'y a donc pas d'hésitation possible. Oriente ta vie d'un autre côté. Mon pauvre petit, va, moi, je ne suis que ton ami. Ce n'est pas énorme évidemment. Mais cela du moins, je le suis bien.

HÉLÈNE, *brusque.*

Alors, voilà ce que je compte faire. Si mon mari meurt, eh bien, je serai libérée. Dieu ait son âme ! Sinon, je partirai dans deux mois.

FRANÇOIS

Pour ?

HÉLÈNE

Pour Rome ! J'y possède plusieurs relations assez puissantes pour espérer d'obtenir, grâce à elles, l'annulation de mon mariage.

FRANÇOIS

Et après ? Veuve ou annulée ?

HÉLÈNE

Je verrai. J'aurai l'avenir... de l'avenir... à ne savoir qu'en faire. (*Elle rit forcé.*) La vie est vraiment un joli cadeau ! Eh bien, et toi, mon cousin ? Jusqu'à présent il n'a été question que de mes petites affaires de cœur. Et toi ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Allons, ne sois pas cachottier ! Confiance pour confiance ? Dis-moi tout à ton tour ?

FRANÇOIS

Je ne te comprends pas.

HÉLÈNE

Ah ! ça, me prends-tu pour une aveugle ?
Sois franc. Tu l'aimes ?

FRANÇOIS

Qui ça ?

HÉLÈNE

Mlle Vallon.

FRANÇOIS

Catherine ?

HÉLÈNE

Son petit nom. C'est flagrant.

FRANÇOIS

Mais, je t'assure..

HÉLÈNE

Ne mens pas. Tu n'as pas l'habitude, tu mens tout de travers. Tout à l'heure, encore, quand je suis entrée... musique de chambre... il n'y avait qu'à vous voir tous les deux. Allons, tu peux bien me l'avouer ? à moi ? Ça n'a pas d'importance... ta vieille cousine. Tu l'aimes ?

FRANÇOIS

Eh bien... oui... (*Il se détourne pour obser-*

ver si on ne l'entend pas. Elle a le temps de se remettre du coup qu'il lui porte.)

HÉLÈNE

J'en étais sûre ! Ah ! tu vas bien !

FRANÇOIS

Oh ! ce n'est pas ce que tu crois !... Je l'aime depuis longtemps déjà.

HÉLÈNE

Depuis qu'elle donne des leçons à Madeleine ?

FRANÇOIS

Six mois. La chère petite ! Mais je l'aime, ah ! cela, je peux le dire... avec autant d'admiration que de respect.

HÉLÈNE

Abrégeons... Et... tu vas l'épouser ?

FRANÇOIS

Oui. Qu'est-ce que tu en penses ?

HÉLÈNE

Moi ? Je pense que c'est charmant.

FRANÇOIS

Comme tu me dis ça !

HÉLÈNE

Non. J'allais te le conseiller. Mlle Vallon est tout à fait ce qu'il te faut. Tu seras très heureux, mon petit !

FRANÇOIS

Pourvu qu'elle le soit !

HÉLÈNE

Tu penses d'abord à elle ?

FRANÇOIS

Je l'aime.

HÉLÈNE

Elle a de la chance.

FRANÇOIS

Dis-moi. Crois-tu qu'elle consente ?

HÉLÈNE

Elle ? Oui. Deux cent mille livres de rente, une couronne ducale et ton cœur... j'ai comme une vague idée qu'elle ne fera pas de difficultés.

FRANÇOIS

Tais-toi, tu ne sais pas quelle femme...

HÉLÈNE

Exquise...

FRANÇOIS

Oui, exquisite. Tu auras en elle, j'en suis sûr, une amie.

HÉLÈNE

Oui... nous trois... ce sera délicieux. Voilà un refuge pour moi, tiens ! Mais, et ta mère, dans tout ça ?

FRANÇOIS

Elle ne sait rien encore. Tu es la première à qui j'ai dit mon secret.

HÉLÈNE

C'est drôle ! comme toi, tu es le premier à qui j'ai dit le mien. Et le dernier probablement.

FRANÇOIS

Ah ! ma chère Hélène, je suis si heureux... que je voudrais te voir heureuse aussi.

HÉLÈNE

Tu n'es pas égoïste au moins... Console-toi. On ne peut pas être tous heureux en tas, à la fois... Ce serait trop beau. Alors, tu vas parler à ta mère ?

FRANÇOIS

Le plus tôt possible. J'ai hâte d'en finir.

HÉLÈNE

Comme je te comprends ! Quand vas-tu lui parler ?

FRANÇOIS

Aujourd'hui même. Dès qu'elle rentrera. J'ai pris mon parti.

HÉLÈNE

Tu ne crains pas de sa part une terrible opposition ?

FRANÇOIS

Tout est possible. Elle est capable de me dire oui du premier coup, comme de ne vouloir entendre parler de rien. Ah ! j'ai très peur. (*Il lui prend la main.*) Je tremble, tiens ! Mais toi aussi ?

HÉLÈNE

Je tremble pour toi. Tout ce qui te touche...

FRANÇOIS

T'intéresse! Mignonne, va! (*Il écoute.*) La voici. Embrasse-moi... parce que je sens que le courage va me manquer.

HÉLÈNE

Et il faut que ce soit moi qui t'en donne? Ah! François! (*Elle l'embrasse.*) Bonne chance! (*Fausse sortie.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, LA DUCHESSE

LA DUCHESSE, à *Hélène.*

Tu pars quand j'arrive, toi?

HÉLÈNE

Excusez-moi, ma tante...

LA DUCHESSE

Une minute. (*L'embrassant sur une joue.*)

Pour ton parrain. (*Sur l'autre.*) Pour moi.
Maintenant que la glace est rompue!...

HÉLÈNE

Au revoir, ma tante...

LA DUCHESSE

Allons ! Tu es pressée !

HÉLÈNE

Oui. Et puis, je sens que François est impatient de se trouver seul avec vous.

FRANÇOIS

Moi?

HÉLÈNE

A bientôt. A demain.... Mille choses à Madeleine. (*Elle sort moitié riant, moitié fredonnant.*)

SCÈNE XIII

FRANÇOIS, LA DUCHESSE

LA DUCHESSE

Elle est bien gaie ? Qu'est-ce qu'elle a ?

FRANÇOIS

Des tristesses. Je vous le dirai, je ne puis rien avoir de secret pour vous... Et à ce propos, ma mère... Hélène a deviné juste. J'ai besoin d'avoir avec vous un entretien très sérieux. Il s'agit de Mlle Vallon.

LA DUCHESSE

Ah?

FRANÇOIS

Pouvez-vous m'écouter tout de suite ?

LA DUCHESSE

Parle.

FRANÇOIS

D'abord, permettez-moi une question : que pensez-vous d'elle ?

LA DUCHESSE

Tu me l'as entendu dire cent fois.

FRANÇOIS

Soyez assez bonne pour me le répéter.

LA DUCHESSE

Je pense que c'est une charmante et brave

filles, droite, laborieuse, douce, dévouée, parfaitement honnête. Voilà mon opinion sur Catherine, et je ne m'en dédis pas.

FRANÇOIS

Vous êtes d'avis qu'il n'y en a pas beaucoup comme elle?

LA DUCHESSÉ

Je n'en connais pas deux.

FRANÇOIS

A merveille! Alors, que diriez-vous si je l'aimais?

LA DUCHESSÉ

Je comprendrais joliment ça! Mais je te prierais de prendre le train d'ici vingt-quatre heures, et d'aller faire un voyage.

FRANÇOIS

Pourquoi?

LA DUCHESSÉ

Parce qu'il serait criminel de la détourner.

FRANÇOIS

Vous pouvez croire?

LA DUCHESSE

Eh non ! Je sais que tu es incapable de cette pensée, et je connais assez Catherine pour répondre d'elle autant que de toi. Mais je trouverais malgré tout inutile et imprudent de vous laisser l'un et l'autre, exposés à un danger, même si vous ne devez pas y succomber. On ne résiste pas aux tentations en les acceptant. Le courage est de les fuir.

FRANÇOIS

Et si je voulais épouser Mlle Vallon ?

LA DUCHESSE

Voilà ce que j'attendais. Oh ! alors, c'est très différent. Je te dirais... tout ce que tu supposes et tout ce que tu sais mieux que moi, je te ferais les objections que me commande mon devoir de mère et de duchesse, je te mettrais sous les yeux les mille raisons, les bonnes... et les mauvaises, elles ont aussi leur importance, les raisons sociales et matérielles qui rendent impossible une pareille mésalliance, je te rappellerais d'où tu viens et je te ferais voir où tu vas, à quoi tu l'exposes, elle d'abord, et à quoi tu t'exposes, toi

et tes enfants, si tu en as... enfin, je te montrerais ta folie et les périls de ce mariage plus que téméraire.

FRANÇOIS

Et si je n'en voyais, moi, que les bonheurs, si je persistais...

LA DUCHESSE

Mais tu ne persisterais pas, parce que je t'aurais sûrement convaincu !

FRANÇOIS

Écoutez-moi, ma mère. Ne cherchons pas davantage à nous tromper. Vous savez comme, chez moi, les résolutions sont... subites ?

LA DUCHESSE

Violentes... parfois.

FRANÇOIS

Inébranlables !

LA DUCHESSE

Alors... tu ne me demandes même pas mon consentement ? Tu m'informes, tout simplement !

FRANÇOIS, *radouci.*

Je vous ouvre mon cœur. Je veux... (*Il se reprend. Regard de sa mère.*) je désire ardemment épouser Mlle Vallon. Ne croyez pas que je cède à un caprice ou à une passion irraisonnée? J'y ai mûrement réfléchi, depuis plusieurs mois. C'est la femme qu'il me faut, le guide et le conseil dont j'aurai besoin quand vous ne serez plus là. Toute autre, que vous pourriez me choisir, ne la dépassera pas. C'est une créature parfaite, au point que je me demande vraiment si j'en suis digne. (*Geste de sa mère.*) Permettez que j'achève. Toutes les excellentes objections que le bon sens et la prévoyance la plus élémentaire sont en droit d'élever à propos de ces sortes d'unions, je les connais à l'avance, je les ai toutes classées, pesées, réfutées. Elles auraient raison pour n'importe quelle autre que Catherine; pour Catherine, elles ont tort, parce que c'est un être à part. Vous me parliez tout à l'heure des exigences légitimes que la race et la maternité vous imposent. Eh bien, je vous délève de trouver jamais une fille plus dévouée, plus respectueuse et plus exemplaire. C'est maintenant, triste et pauvre petite, qu'elle n'est

pas à sa place. Aussitôt duchesse elle y sera!... Mais voyez donc les autres, les jeunes filles de chez nous, de notre sang? Et regardez les épouses qu'elles font? Est-ce ça que vous voulez?

LA DUCHESSE

Tu m'oublies.

FRANÇOIS, *lui baisant la main.*

Vous êtes comme Catherine! vous! une exception! Chaque classe a les siennes. Laissez-vous fléchir. Je l'aime tant! Et puis, ce n'est pas tout, je sens que ce mariage sera en plus une belle et bonne action, à laquelle je n'aurai aucun mérite puisque j'en profiterai! mais j'éprouverai néanmoins une réelle douceur à penser que j'assure le sort, non seulement de cette chère petite, mais celui de tous les siens, pour qui elle travaille et s'épuise avec tant de courage. Le père, la sœur malade, les enfants, tout ça sera joyeux par moi, joyeux pour la première fois de leur vie peut-être, et joyeux pour toujours! Ils ne feront plus rien. Je serai entouré, choyé, béni, par tous ces cœurs simples. Ah! ma mère! Dites oui! dites oui! le devoir est là.

LA DUCHESSE

Et le monde?

FRANÇOIS

Est-ce bien vous qui pensez à cela?

LA DUCHESSE

Je pense à tout.

FRANÇOIS

Eh bien, quoi, le monde! Il dira ce qu'il voudra. Nous nous en passerons.

LA DUCHESSE

Non. Puisqu'il faudra que vous y viviez.

FRANÇOIS

Allons donc! D'abord, il sera à nos pieds, le monde. Courtisan lâche et intéressé chaque fois qu'on ose, bien en face, lui démolir ses préjugés et ses scrupules, il vous tend la main en disant merci. Les âmes de salon! Je les connais... Ça ne coûte pas cher. Ça s'achète avec un dîner, tant qu'on en veut!

LA DUCHESSE

Et ça vous vend en sortant de table!

FRANÇOIS

Naturellement! mais qu'importe, laissons tout ce qui n'est pas Catherine. Son intelligence et son cœur, sa vertu, sa condition même, en font une femme d'élite. Acceptez-la pour votre fille.

LA DUCHESSE

Ainsi, tu le veux?

FRANÇOIS

Je vous le demande à genoux.

LA DUCHESSE

Tu es sûr de ne pas t'illusionner?

FRANÇOIS

Absolument sûr.

LA DUCHESSE

Si le malheur voulait que tu te fusses trompé, tu ne me feras jamais de reproches?

FRANÇOIS

J'accepte à l'avance tous les vôtres! Mais il n'arrivera rien, que du grand bonheur et pour tous, j'en répons!

LA DUCHESSE

Eh bien ! en ce cas, épouse-la.

FRANÇOIS

Enfin !

LA DUCHESSE

Et si tu veux, maintenant, toute ma pensée, je trouve que tu fais bien, très bien !

FRANÇOIS, *qui n'en revient pas.*

Non ?

LA DUCHESSE

Ta demande ne m'a pas surprise. Je ne t'ai résisté que pour t'éprouver. J'avais deviné depuis longtemps déjà ton inclination pour Catherine ! et jour par jour je suivais l'attentif intérêt de ton cœur. Moi aussi, j'ai beaucoup réfléchi de mon côté, en prévoyant ce qui ne pouvait manquer d'arriver. Me blâme qui voudra, je pense comme toi. Sans doute Catherine est sans nom...

FRANÇOIS

Qu'est-ce que ça fait ? Puisque je lui donne le mien.

LA DUCHESSE

Elle n'a rien...

FRANÇOIS

Mais elle a tout !

LA DUCHESSE

J'entends d'ici ce que ne manqueront pas de dire les puritains du vice et les cheveu-légers de la morale.

FRANÇOIS

S'ils parlent trop haut, on les fera taire.

LA DUCHESSE

Malgré cela, j'ai idée que cette enfant sans autre titre que sa droiture ne nous fera pas banqueroute ! Il y a des aristocraties d'âme. Et nulle peut-être ne gardera mieux qu'elle l'honneur de notre nom parce que ce sera un honneur qu'on lui aura déjà fait que de le lui donner à garder.

FRANÇOIS

Continuez ! Je suis si heureux de vous entendre parler ainsi.

LA DUCHESSE

Seulement, ménage et prépare fortement l'avenir. Ta femme aura sans doute de grands devoirs envers toi, tu en auras de plus lourds envers elle, plus que si tu avais épousé une fille de prince!

FRANÇOIS

N'ayez pas peur. Je saurai l'aimer.

LA DUCHESSE

Un dernier mot. Elle ne sait rien?

FRANÇOIS

Elle ne se doute même pas...

LA DUCHESSE

Aujourd'hui j'irai la demander pour toi à son père.

FRANÇOIS, *se jetant au cou de sa mère.*

Oh! maman! Etes-vous bonne! Je sens que je vais vous aimer encore plus!

LA DUCHESSE

Ingrat! Tu le peux donc? Moi pas.

LE MAITRE D'HOTEL, *au seuil.*

Madame la duchesse est servie.

LA DUCHESSE

Mademoiselle est rentrée?

LE MAITRE D'HOTEL

Oui, madame la duchesse.

LA DUCHESSE, *à son fils.*

Donne-moi le bras. As-tu faim?

FRANÇOIS

Non.

LA DUCHESSE

Moi non plus. (*Ils sortent.*)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

CHEZ LES VALLON

Un salon très modeste... Fenêtre par où on aperçoit un ciel bleu et ensoleillé. Un harmonium. Gravures religieuses aux murs. Meubles en acajou et velours rouge. Dos en crochets. Table de milieu sur laquelle sont un album de photographies, un stéréoscope, une cave à liqueurs. Un petit bureau à droite.

Au lever du rideau, Blanche, installée près de la grande table, dans un fauteuil, un châle sur les jambes, travaille à un petit abat-jour. Tout son attirail est auprès d'elle. Sur la table abat-jour en papier à motifs Louis XVI. Elle les a en feuilles et les colle. Il y en a une grande quantité sur un siège. Frédéric, assis dans un fauteuil, apprend une leçon en silence. (Grammaire grecque.) Paul, le cadet écrit au petit bureau. Catherine raccommode du linge à une machine à coudre.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, BLANCHE, FRÉDÉRIC, PAUL.

*Un instant de silence puis :*PAUL, *se levant du bureau comme un diable.*

... Chouette ! Ça y est !

CATHERINE

Ton devoir est déjà terminé ?

PAUL

Oui !

CATHERINE

Fais-moi voir ça. (*Il lui tend son cahier. Elle le prend.*)FRÉDÉRIC, *lui apportant son livre en courant.*Je sais ma leçon. (*Il a deux livres ouverts superposés. Indiquant avec son doigt.*) Là !

CATHERINE

Attends que j'aie fini avec ton frère.

FRÉDÉRIC

Ah ! bien, je ne saurai plus alors. (*Fausse sortie.*) Je vais les réciter à papa.

CATHERINE

Il travaille, ne le dérange pas. Récite à Blanche. (*Il va à Blanche.*)

BLANCHE

Oh ! je n'ai pas le temps, M. Lucas doit venir chercher ce matin son cent d'abat-jour, et je suis en retard.

FRÉDÉRIC

Il me déplaît M. Lucas. J'aimerais bien taper dessus.

CATHERINE

Il n'est pas toujours agréable, en effet.

BLANCHE

On est tout de même bien heureux de l'avoir !

FRÉDÉRIC

Combien qu'il te paie ça, ton bonhomme ?

CATHERINE

BLANCHE

Deux francs le cent.

CATHERINE

A quel prix ça met-il l'abat-jour? Calcule.

PAUL

Oh! je ne sais pas. C'est bien, dis?... Y a pas de grosses fautes? (*Se rapprochant d'elle qui lit le devoir.*)

CATHERINE

Ça peut aller...

PAUL

Oh! (*Il fait « chic, chic » avec sa main.*)

FRÉDÉRIC, *impatiente, lui tendant son premier livre.*

A moi! Boileau. Et puis ma grammaire grecque. (*Indiquant.*) Là! (*Il récite.*)

Enfin, bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries;
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord,
Ton beau-père futur vide son coffre-fort...

CATHERINE

C'est bien. L'autre ?

FRÉDÉRIC

Les règles de syntaxe... Tout ça... Colle-moi au hasard.

CATHERINE

Eh bien ? *Philippos o basileus.*

FRÉDÉRIC

L'opposition qui sert de complément à un nom propre ou à un pronom se met en général après ce nom. Exemple...

JEANNE, *la domestique.*

Mademoiselle, c'est M. Lucas.

PAUL

Et puis une lettre. (*Jeanne la lui tend.*)

BLANCHE

Ce n'est pas pour moi. Donne-la à Catherine. Oh ! M. Lucas. Et moi qui n'ai pas fini !

CATHERINE *regarde la lettre et la met dans sa poche.*

Tu en as encore beaucoup à faire ?

BLANCHE

Une quinzaine.

FRÉDÉRIC

Le roi Philippe... Philippos... (*Catherine lui fait signe de se taire.*)

CATHERINE, à *Jeanne*.

Qu'il entre ! (*Jeanne sort.*)

PAUL, à *Blanche*.

Ah ! quoi ! Il ne va pas t'avalier !

CATHERINE, à *Frédéric*.

Continue.

FRÉDÉRIC

O Basileus. Remarque : Toutefois, on dit habituellement : (*M. Lucas entre, Frédéric ayant l'air de s'adresser à lui.*) O Euphrates potamos !

SCÈNE II

LES MÊMES, LUCAS

LUCAS

Plaît-il ? Je viens chercher mes abat-jour.

CATHERINE

Asseyez-vous. Ils ne sont pas tout à fait prêts.

LUCAS

C'est bien contrariant!... Je comptais dessus... sacrrrrr...

BLANCHE

J'ai été un peu fatiguée, ces jours-ci...

LUCAS

Je n'entre pas dans tout ça! Moi aussi je suis fatigué.

CATHERINE

Il en manque très peu d'ailleurs, monsieur. Quinze à peine!

LUCAS

Je n'entre pas dans tout ça. Il en manque. (*Il en prend un de terminé.*) Et puis, ce n'est pas bien collé. Je ne reconnais plus mon abat-jour. Ça... le filet d'or, on voit que c'est fichu sans goût, sans plaisir... Ah! j'ai de la clientèle riche et coquette... Faut que l'ou-

vrage soye mieux appliqué, sans quoi, dame, au plaisir de vous revoir.

CATHERINE, *qui s'apprête à envelopper les abat-jour.*

Emportez-vous maintenant ceux qui sont terminés ?

LUCAS

Non. Je reviendrai prendre le tout dans une demi-heure... Ça me fait deux courses ! Comme c'est gai ! sacrrr !

CATHERINE

Voulez-vous qu'on vous les porte à votre magasin ?

LUCAS

Oui. Tant pire pour vous, ça vous apprendra à être exacts.

CATHERINE

Je vous les porterai.

PAUL

Vrai ! T'as de la bonté de reste.

CATHERINE

Paul !

PAUL

Eh ben ! quoi ?

LUCAS, à *Catherine*.

A tout à l'heure alors ? Je vous réglerai au magasin.

CATHERINE

A tout à l'heure, monsieur. (*M. Vallon entre.*)

LUCAS

Salutations. (*Il sort.*) Sacrrr...

SCÈNE III

LES MÊMES, M. VALLON

VALLON

Qu'est-ce que c'est ?

CATHERINE

C'est M. Lucas.

VALLON

Je l'ai bien entendu. Il n'avait pas l'air content !

FRÉDÉRIC

Oh ! il crie toujours ! (*L'imitant.*) « C'est pas bien collé ! sacrrr... On voit bien que c'est fait sans plaisir. »

PAUL

Je t'écoute !

VALLON, *à ses filles.*

Est-ce qu'il a été impoli avec vous ?

BLANCHE

Mais non.

VALLON

Je ne le souffrirais pas.

FRÉDÉRIC

Un peu qu'il l'a été.

VALLON

Il fallait m'appeler.

PAUL

C'est-à-dire que si moi ou Frédéric, on vous parlait à vous et à petite mère Catherine comme il nous a parlé tout à l'heure, nous serions enlevés et privés de dessert pendant six mois.

CATHERINE, *à son père.*

Ne les écoute pas.

VALLON, *à Blanche.*

Blanchette, je ne veux plus que tu travailles pour cet homme-là. Et puis tu te fatigues trop... Tu n'as pas une santé... Enfin, à partir d'aujourd'hui tu ne feras plus d'abat-jour.

BLANCHE

Oh! moi que ça amuse tant!

PAUL

En voilà une blague!

BLANCHE

Je vais m'ennuyer.

VALLON, *à Blanche.*

Tu t'occuperas d'une autre manière... Nous chercherons.

CATHERINE

Il y a quelque chose de beaucoup plus simple. C'est moi qui les ferai.

BLANCHE

Je ne veux pas ! Et tes leçons ?

CATHERINE

Entre mes leçons... J'ai bien le temps.

VALLON

Tu te tueras, ma pauvre fille.

CATHERINE

Les petits m'aideront (*A eux.*) N'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC

Mais oui.

PAUL

Je les ferai épatamment.

CATHERINE, *à Frédéric.*

Ta version, toi, tu ne me l'as pas montrée ?

FRÉDÉRIC

Oh ! tant pis !

VALLON, *tirant sa montre.*

Deux heures... mes enfants... dépêchez-VOUS.

PAUL

C'est vrai faut se trotter pour la boîte... sacrrr... (*Ils ramassent leurs cahiers et leurs livres.*)

CATHERINE, *à Frédéric, lisant dans un de ses cahiers qu'elle prend.*

C'est ça ta version ?

FRÉDÉRIC, *qui veut le lui prendre.*

Oui, Potin conseille à Ptolémée le meurtre de Pompée.

CATHERINE

Non, pas Potin, Photin.

FRÉDÉRIC

Bah ! adieu.

PAUL

Bonsoir tout le monde. (*Bas à Catherine avec tendresse.*) Oublie pas, dis ?

CATHERINE, *même jeu.*

Non, je t'ai promis.

PAUL, *même jeu.*

Je t'adore.

CATHERINE, *aux deux enfants.*

Allez et ne flânez pas en revenant. (*Ils sortent en courant.*)

SCÈNE IV

CATHERINE, BLANCHE, VALLON

VALLON, *à Catherine.*

Qu'est-ce que tu as promis à Paul ?

CATHERINE

Rien. C'est un petit secret entre nous.

BLANCHE

Voilà. J'ai fini mes cent !... (*Elle soupire.*)
Quelle tristesse !

VALLON

Tu souffres, mon petit?

CATHERINE

Est-ce que ça ne va pas?

BLANCHE

Je souffre de sentir que je suis à charge!

VALLON

C'est pour ça? (*Gai.*) Ah! tu nous pèses bien en effet! Tu es folle, mon bijou!

BLANCHE

Vous deux qui travaillez tant!

VALLON

Où prends-tu ça? Tu l'entends, Catherine? On dirait que je me foule? Nous sommes très heureux, quoique dans une situation modeste. Nous nous occupons sans doute parce que dans la vie, on ne doit pas rester les bras ballants. Mais ça ne s'appelle pas travailler, ça. Pour moi, du moins. Ta sœur travaille, elle, oui. Mais, moi mon orgue, ma chapelle, c'est un plaisir. Je fais ça... en amateur.

CATHERINE, *à sa sœur.*

Comme moi mes leçons de piano. Je ne travaille pas encore autant que je le devrais, va !

VALLON, *à Blanche.*

Est-ce que nous manquons de quoi que ce soit ?

BLANCHE

Oh ! moi, certainement je ne manque de rien.

VALLON

Ah ! tu vois !

BLANCHE

Parce que vous vous privez de tout.

CATHERINE

Tu ne sais pas ce que tu dis, ma petite sœur.

BLANCHE

Je le sais très bien. Je ne guérirai jamais.

CATHERINE

Veux-tu te taire ?

VALLON, *sévère.*

On guérit tout aujourd'hui, tu entends, tout! La science moderne est sans limites! L'autre jour encore je lisais, dans le *Petit Journal*, une opération... Quelqu'un à qui on a presque coupé la tête... C'est admirable.

BLANCHE

Mais du moins je ne suis ni sourde, ni aveugle, et je remarque bien des petites choses, comme tout à l'heure quand on t'a remis une lettre que tu as fourrée bien vite dans ta poche sans la décacheter.

VALLON, *à Catherine.*

Quoi? quelle lettre?

CATHERINE, *d'un air détaché sortant un papier de sa poche.*

Une note de pharmacien.

BLANCHE

Ce n'est pas ça. La lettre qu'on t'a apportée était plus grande.

CATHERINE

Tu l'as rêvé. C'est bien celle-là.

BLANCHE, *pas convaincue.*

Il me semblait. Et de combien est-elle encore cette note?

CATHERINE, *éludant.*

Huit à neuf francs.

BLANCHE

Fais voir.

CATHERINE

Puisque je te le dis. (*Lui montrant rapidement.*) Là!

BLANCHE, *qui retient le papier.*

Attends donc! (*Lisant.*) Quarante... Quarante et un francs! oui! quarante et un francs.

CATHERINE, *riant.*

Eh bien?

VALLON

V'là-t-il pas! V'là-t-il pas?

BLANCHE, *à sa sœur.*

Enfin, tout de même, tu ne me la montrais

pas pour ne pas me faire de peine. Oh ! pourquoi donc est-ce que je ne suis pas comme toutes les autres jeunes filles ? Qu'est-ce que j'ai fait pour être frappée ainsi. Je voudrais être morte !

VALLON

Eh bien, moi aussi, alors ! Et comme je suis le plus vieux, je sens bien que ça ne va pas tarder... et qu'un de ces quatre matins, vous allez m'enterrer.

BLANCHE

Papa !

VALLON

Ah ! mais oui ! surtout que j'ai une mauvaise fille qui me fait enrager et qui empoisonne ma vieillesse, là... Embrasse... embrasse... Et maintenant si tu allais dans ta chambre te reposer, mon petit... (*A Catherine.*) N'est-ce pas, fillette ?

CATHERINE

Oui, et dors un peu pour être en état ce soir, Mantel vient dîner.

BLANCHE

Je ne peux plus dormir.

VALLON

Tâche. On pense à des petites choses risibles, agréables, amusantes... enfin dors pour nous, pour nous faire plaisir. Tu te rappelles, quand tu étais toute petite et que je te faisais manger sur mes genoux... Une cuillerée pour papa, une cuillerée pour Catherine.

BLANCHE

Oui, je courais dans ce temps-là... Je vais dormir.

VALLON

A la bonne heure !

BLANCHE

Je vous aime bien !

VALLON

Petit trésor, va... (*Il la tient serrée dans ses bras. A Catherine.*) Je la couche et je reviens. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

CATHERINE *seule*, puis VALLON

CATHERINE, *elle sort de sa poche une autre lettre, celle que lui a remise Jeanne.*

C'est bien ça ! C'est l'écriture du propriétaire. Quoi encore ? (*Elle ouvre et lit. Son visage exprime la contrariété ; quand elle a fini de lire, son père reparait.*)

VALLON

... Pauvre petite ! Ça me fait un chagrin !
(*A Catherine dont il voit le visage troublé.*)
Qu'est-ce que tu as ?

CATHERINE

Il nous arrive un gros ennui.

VALLON

Comment ! Encore !

CATHERINE, *elle lui tend la lettre.*

C'est la lettre que j'avais dissimulée à Blanche. Elle n'a été dupe qu'à moitié.

VALLON

Qu'est-ce que c'est ?

CATHERINE

Lis.

VALLON

Dis-le-moi avant.

CATHERINE

Le propriétaire nous augmente.

VALLON

Oh ! sac à papier ! Je jure ! Mais aussi, écoute... La vie est vraiment parfois... Nous avons déjà mille francs de loyer, ce qui est énorme, une folie pour nous. Et puis, voilà que... De combien nous augmente-t-il ?

CATHERINE

De cent cinquante francs.

VALLON

Cent cinquante francs de plus à trouver.

CATHERINE

On les trouvera.

VALLON

Mais, ma pauvre enfant, tu ne peux pourtant pas donner des leçons de piano la nuit ?

CATHERINE

Oh ! si on m'en proposait.

VALLON, *qui lit la lettre.*

« Je me vois obligé à mon grand regret de vous porter à onze cent cinquante... » Il n'y a pas... Ça y est. Nous n'avons tout de même pas de chance. Je veux dire... Tu n'as pas de chance.

CATHERINE

Mais si. J'ai le meilleur des pères.

VALLON

A quoi te sert-il ? Je suis vieux, plus bon à rien.

CATHERINE

Tu es encore très solide.

VALLON

Non. Croirais-tu que maintenant, pendant les grand'messes, à l'orgue, il y a des moments où je n'en peux plus. Un de ces dimanches, il va m'arriver que je resterai en route, au beau milieu de l'élévation. Ça me préoccupe. Ta sœur aussi m'inquiète plus encore que moi. Je trouve qu'elle va de mal en pis. Elle mange à peine, elle ne dort plus. J'ai grand'peur que nous la perdions.

CATHERINE

Moi aussi.

VALLON

Pour la sauver, il faudrait tant de soins ! Le médecin ne l'a pas caché. Elle est au dernier degré de l'anémie, ce qu'il lui faudrait, c'est un changement d'air radical, la mer ou la montagne, et puis des distractions, des amusements, une nourriture choisie, du bon vin, du vieux, enfin... enfin... être riche...

CATHERINE

Oui.

VALLON

Ah ! les gens qui comme les Coutras, par

exemple, ont une fortune leur permettant de ne regarder à rien, dès qu'il s'agit de la santé d'un des leurs... ces gens-là sont vraiment bien favorisés... Je ne sais pas s'ils s'en rendent toujours compte. Je l'espère pour eux.

CATHERINE

Ne pense pas à tout ça ! Voyons, du courage. Tout s'arrangera.

VALLON

Mal.

CATHERINE

Non. Tu verras. Aie confiance.

VALLON

En quoi ? En qui ?

CATHERINE

En Dieu.

VALLON

Il faut bien, puisque nous n'avons que lui.

CATHERINE

Oh ! papa ! Est-ce que tu douterais de sa bonté ?

VALLON

Je n'en doute pas. Je l'attends toujours.

CATHERINE, *un doigt sur la bouche.*

Chut ! Je vais te donner ton chapeau et ton manteau et tu vas aller faire ton petit tour de promenade dans le Luxembourg pendant qu'il y a encore du soleil. Moi, j'ai à travailler.

VALLON

Toujours ! Tu n'arrêtes pas ! Je t'admire. A ton âge. (*Il lui envoie un baiser.*) A tout à l'heure ! (*Il sort.*)

SCÈNE VI

CATHERINE *seule, puis* MANTEL

CATHERINE, *seule, songeuse.*

Comme il avait l'air ému, ce matin en m'écoutant... Et quand il m'a dit adieu... sa voix tremblait... Et puis, je suis folle, je vais m'imaginer... ne pensons plus à ça. (*Elle*

commence à écrire. Au bout d'une ou deux secondes, Mantel entre et vient doucement derrière elle voir ce qu'elle écrit.)

MANTEL, *lisant par-dessus son épaule.*

« Je fais le bouffon...

CATHERINE, *surprise.*

Ah!

MANTEL

... Pendant la classe pour dissiper mes camarades... »

CATHERINE

Bonjour, Georges.

MANTEL

« Tu fais le bouffon... » Qu'est-ce que c'est que ça?

CATHERINE

Un pensum que Paul a attrapé au lycée.

MANTEL

Et c'est vous qui le faites ?

CATHERINE

Naturellement! Le pauvre petit... Con-

juguer deux fois en entier le verbe : « Je fais le bouffon pendant la classe pour dissiper mes camarades. » A-t-on idée de ça !... Le présent et l'imparfait, ça marche encore. Mais quand je vais arriver au plus-que-parfait du subjonctif... c'est là que je vais m'amuser.

MANTEL

Voulez-vous que je vous aide ?

CATHERINE

Merci.

MANTEL

La moitié ? Chacun une conjugaison.

CATHERINE

Inutile. Ça me connaît. Ça n'est pas mon premier pensum.

MANTEL

Ni le dernier.

CATHERINE

Hélas !... Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

MANTEL

M. Frouard m'a donné congé cet après-midi.

CATHERINE

Mais à quel propos vous voit-on de si bonne heure? Vous ne pouvez pas dîner ce soir à la maison?

MANTEL

Mais si. C'est mon jour et je n'y manque jamais.

CATHERINE

Alors?

MANTEL

Je voulais vous voir, Catherine, et vous voir seule, parce que j'ai à vous parler.

CATHERINE

De quoi?

MANTEL

Toujours la même chose, mon éternel désir.

CATHERINE

Oh! Georges! Comme vous êtes peu raisonnable! Nous étions pourtant convenus de ne jamais revenir là-dessus.

MANTEL

C'est vrai. Mais je ne peux pas. Pourquoi ne voulez-vous pas de moi? Vous me connaissez pourtant assez, mon Dieu! Voilà dix-neuf ans que je suis un ami de votre père... Je vous ai vue toute petite, vous aviez dix ans, je vous ai fait jouer.

CATHERINE

Je me rappelle très bien.

MANTEL

J'ai le droit de vous parler à cœur ouvert, et vous pouvez aussi m'écouter.

CATHERINE

Eh bien, je vous écoute.

MANTEL

M'aimez-vous? Soyez franche au lieu de me répondre d'une manière évasive comme vous l'avez toujours fait jusqu'ici. Dites-le si vous ne m'aimez pas? Ça ne me fâchera nullement.

CATHERINE

Mais ça vous peinera.

MANTEL

Vous ne m'aimez pas ?

CATHERINE

Je vous aime beaucoup, mon ami, je vous aime...

MANTEL

Oui. Mais pas comme il faudrait. J'ai compris.

CATHERINE

Non ! Et puis d'ailleurs... dois-je me marier, moi ?

MANTEL

Certes ! Votre père, Blanche, les enfants... tout le monde vous en a priée maintes fois.

CATHERINE

Justement. On me le demande trop. Leur désir à tous est la meilleure preuve qu'il faut que je refuse. Vous connaissez la maison et vous savez comme elle est lourde.

MANTEL

J'ai ma place chez le baron Frouard qui me

rapporte six mille francs. C'est beaucoup trop pour moi tout seul.

CATHERINE

Et si vous la perdez ?

MANTEL

J'en trouverai une autre.

CATHERINE

Pensez que mon père vieillit, que nous sommes quatre, moi, Blanche et les deux garçons ? Comment voulez-vous que je laisse là cette pauvre petite malade et les deux bons-hommes ? Ça n'a jamais été mes frères, c'est comme mes enfants. Maman me les a recommandés en mourant. C'est moi qui les ai élevés. J'ai appris le grec et le latin.

MANTEL

Oui, vous vous êtes épuisée à tout mener de front : les parents, le ménage, vos leçons... et aujourd'hui, vous voulez continuer... sacrifier à jamais votre vie ? Eh bien, non et non.

CATHERINE

Ne me faites pas de peine, mon ami. J'en ai déjà un peu plus que vous ne pensez.

MANTEL

Pourtant, si vous m'écoutez, si vous surmontez la répugnance...

CATHERINE

Méchant ami !

MANTEL

Vous resteriez à la maison, avec cette différence que nous serions deux pour subvenir à tout.

CATHERINE

J'entends bien. Mais en étant à vous, je cesserais d'être à eux.

MANTEL

Mais non, je serai si peu exigeant ! Et puis, si vous persistez dans cette folle résolution, songez à l'avenir qui vous attend ! Je ne vous parle pas du mien.

CATHERINE

L'avenir ne me fait pas peur. Et vous, à la longue vous saurez bien vous passer de moi. Les hommes se consolent.

MANTEL

Vous croyez ? Et si j'en meurs ?

CATHERINE

Pas davantage. On ne meurt pas de chagrin sur commande et à heure fixe. La tristesse, la misère font vivre et soutiennent aussi bien, quelquefois mieux que la joie et la richesse. Vous vivrez avec mélancolie en n'étant pas tout à fait heureux. Moi, je vivrai, pensive souvent, en n'étant pas tout à fait heureuse. Mais, nous vivrons comme vivent tous les hommes, mon Dieu, avec les trois quarts de leurs rêves sacrifiés et le dernier quart mal réalisé.

MANTEL

Et qu'est-ce que nous aurons pour nous reconforter ?

CATHERINE

Nos regrets si nous avons le temps.

MANTEL

C'est tout le contraire de l'espoir, les regrets, ma pauvre Catherine. Et ça fait bien du mal.

CATHERINE

Non, les regrets ne font pas de mal, Georges ! Ils sont permis aux faibles, aux

petits comme nous, aux malheureux et aux patients. Les regrets, c'est la poésie du dévouement, le regard jeté en arrière par les résignés, le soupir qui s'échappe aux heures où le devoir pèse trop lourd. Ne nous interdisons pas les regrets, allez, nous y avons droit. C'est la monnaie de nos sacrifices.

MANTEL

De belles phrases !... Mais quoi que vous en disiez, la vie doit être faite d'autre chose que de regrets. Vous parlez de sacrifice... Ah ! je sais bien que je vous en demande un très grand!...

CATHERINE

Oh ! ça n'en serait pas un !

MANTEL

Si. Je n'ai jamais eu l'idée que vous puissiez m'aimer. J'entends comme certains ont la chance de l'être. Et pourquoi m'aimerait-on, moi, timide et sauvage, qui n'ai rien pour plaire ? Non, je n'inspire pas l'amour et je n'ose même pas l'éprouver. Mais précisément étant tel que je suis, si j'ai levé les yeux sur vous, si je vous prie, aujourd'hui, avec tant

d'ardeur, c'est que je vous connais, Catherine, autant que je crois me connaître moi-même. Nous sommes tous deux de même origine modeste et nos âmes simples sont pareilles. Oh ! si vous étiez une créature de roman, n'est-ce pas ? portée aux rêves et aux chimères, sans doute je ne vous parlerais pas ainsi. Mais, grâce à Dieu, vous n'êtes pas de celles qui soupirent après le prince charmant des contes bleus. Vous avez l'esprit trop positif et sensé. Non, vous êtes un être de mérite et de sagesse. Vous avez la précoce expérience des choses... Un grave devoir n'est pas pour vous effrayer. Eh bien ! sincèrement, sans tenir compte de l'immense bonheur que j'en retirerais, je crois que vous ne failliriez pas à votre conscience et à la sainte mission que vous vous êtes si généreusement imposée, si vous acceptiez d'unir votre sort au mien.

CATHERINE

Georges !...

MANTEL

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Vous avez évoqué à l'instant le souvenir de votre mère... Elle vous adorait et elle m'a toujours témoigné

une grande bonté... Je crois que si elle vivait, elle aimerait m'appeler « son enfant », j'en suis sûr... (*Catherine porte la main à ses yeux.*) Vous pleurez ?

CATHERINE

Oui.

MANTEL

Pourquoi?... Vous ai-je fait de la peine ?

CATHERINE

Oh ! non, mon ami, au contraire, vous me dites des choses si bonnes, si loyales.

MANTEL

Alors... que décidez-vous ? Parlez.

CATHERINE

Eh bien, je crois... en effet... que vous avez raison.

MANTEL

Ah ! Et vous voulez bien ? Vous consentez ?

CATHERINE

Oui.

MANTEL

Vous serez ma femme?

CATHERINE

Oui, mais... plus tard!...

MANTEL

Oh! maintenant, j'attendrai des mois...
des... Pas trop, pourtant?

CATHERINE

Non. Pas trop. Vous avez ma parole.

MANTEL

Chère... chère Catherine.

CATHERINE

A présent, Georges... laissez-moi un peu,
voulez-vous? Tout cela m'a tellement émue...

MANTEL

Vous avez besoin d'être seule avec vos pen-
sées.

CATHERINE

C'est cela.

MANTEL

Moi aussi. Et votre père? Il ne demandera pas mieux, j'en suis sûr. Quand lui dirons-nous?

CATHERINE

Ce soir.

MANTEL

Oui, après le dîner, quand les enfants seront couchés. Ah! Catherine, merci encore... toujours... de toute mon àme!

CATHERINE

Partez vite... Georges, il faut que je fasse... là... le bouffon... pour dissiper.

MANTEL

A ce soir.

SCÈNE VII

CATHERINE, VALLON, MANTEL

VALLON

Tiens, Georges, vous vous en allez ?

MANTEL

Je parlais.

VALLON

Eh bien, Catherine vous a dit ce qui nous arrive ?

MANTEL

Non, quoi ?

VALLON, à *Catherine*.

Tu ne lui as pas dit? (*À Mantel.*) Le propriétaire nous augmente, mon ami.

MANTEL

Ah! je ne savais pas !

VALLON

De quoi donc avez-vous parlé ?

MANTEL

D'un tas de choses, des enfants...

VALLON

Cent cinquante francs de plus.

MANTEL

Bah! on les trouvera.

VALLON

Vous en parlez à votre aise. Je me demande comment nous allons faire pour en sortir.

CATHERINE

On s'en tirera très facilement.

VALLON

Si au moins tu consentais à te marier, toi... avec un brave garçon... travailleur, dévoué...

MANTEL

Ça ne court pas les rues, mais il y en a.

CATHERINE

Nous avons bien le temps.

VALLON, à *Mantel*.

Mais voilà. Elle ne veut entendre parler de rien.

MANTEL

Ah ! dame, écoutez donc, si c'est son idée à elle...

VALLON

Oh ! bien sûr que ça n'est pas moi qui la

forcerai. Je ne la forcerai jamais là-dessus.
Elle fera ce qu'elle voudra.

MANTEL, *avec élan.*

Bien vrai?

VALLON

Sans doute.

CATHERINE

Tu le mets en retard, papa.

MANTEL

Allons, à ce soir.

VALLON

A ce soir, mon ami. Avec les portes et fenêtres, l'eau... enfin, ça fait plus de douze cents... (*Mantel sort.*)

SCÈNE VIII

VALLON, CATHERINE

VALLON

Il est gentil, ce bon Georges, mais tout de même...

CATHERINE

Quoi ?

VALLON

Je trouve qu'il n'a pas l'air de prendre assez part à notre augmentation de loyer... Non !... Je ne l'ai jamais vu si guilleret.

CATHERINE

Je n'ai pas remarqué.

VALLON

En revanche, toi, tu as l'air tout abattue.

CATHERINE

Moi ?

VALLON

Je me trompe ? Tant mieux. Enfin laissons ça. La journée n'a pas été bien bonne pour nous. Espérons qu'en voilà pour quelque temps.

CATHERINE

Mais oui.

VALLON

Au moins pour jusqu'à demain.

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEANNE

JEANNE

Monsieur! Monsieur! (*Elle tient une carte.*)

VALLON

Eh bien! quoi?

JEANNE

Monsieur, c'est une dame.

VALLON

Quelle dame?

JEANNE *donne la carte à Vallon.*

Cette dame, là.

VALLON, *lit lentement.*

« Duchesse... de Coutras... » La duchesse de Coutras est ici?...

CATHERINE

Tu es fou, papa... Voyons, Jeanne, expli-

quez-vous mieux ! C'est une femme de chambre qui vient de la part de Mme la duchesse avec cette carte. Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

JEANNE

Mais non ! pas une domestique.

CATHERINE

Elle-même ?

JEANNE

Une dame avec des cheveux gris.

VALLON

La duchesse !

JEANNE

Elle demande après monsieur. Rien qu'après monsieur.

VALLON

Qu'est-ce qu'elle peut me vouloir ? C'est un malheur.

CATHERINE

Je devine. Je suis remerciée. Elle vient te dire qu'elle n'a plus besoin de mes leçons!...

VALLON

Tu crois ?

CATHERINE

J'en suis sûre. (*A Jeanne*) Mais alors, elle est dans l'antichambre ?

JEANNE

Oui, mademoiselle.

VALLON

C'est insensé !

CATHERINE, à *Jeanne*.

Faites-la entrer tout de suite ici. Aidez-moi... (*A son père.*) Prépare-toi, mon pauvre père, va, c'est pour ça.

VALLON

Tu me laisses seul ?

CATHERINE

Il faut bien. (*Elle sort.*)

VALLON

Qu'est-ce que je vais lui dire?... (*Jeanne introduit la duchesse.*)

SCÈNE X

VALLON, LA DUCHESSE

LA DUCHESSE

Bonjour, monsieur Vallon.

VALLON

Madame la duchesse... Excusez-nous. On vous a fait attendre... Nous n'osions croire que...

LA DUCHESSE

Laissez donc...

VALLON

Jè suis confus, navré!

LA DUCHESSE

Ça n'a aucune importance... Mon cher monsieur Vallon, permettez-moi de vous parler aussi familièrement, quoique je vous voie seulement pour la seconde ou troisième fois, mais la grave circonstance qui m'amène m'y autorise.

VALLON

Hélas ! madame la duchesse.

LA DUCHESSÉ

Pourquoi hélas ?

VALLON .

Parce que nous avons déjà deviné, Catherine et moi, ce qui nous vaut l'honneur, le triste honneur de votre visite.

LA DUCHESSÉ

Je ne pense pas.

VALLON

Si, madame. Tenez, vous n'êtes pas satisfaite des leçons que ma fille donne à Mlle Madeleine, ou bien Catherine vous a déplu en quelque chose que nous ne savons pas. Enfin vous venez nous remercier.

LA DUCHESSÉ

Non, monsieur.

VALLON, *déjà joyeux.*

Ce n'est pas ça ?

LA DUCHESSE

C'est beaucoup plus sérieux.

VALLON

Vous m'effrayez!

LA DUCHESSE

Ne vous troublez pas... Monsieur, voilà six mois que mon fils aime votre fille.

VALLON

C'est faux! C'est faux! Elle me l'aurait dit. Je jure que jamais il n'y a rien eu entre eux, rien... jamais... Je le jure, Catherine est incapable!...

LA DUCHESSE

Eh! mais François aussi! Qu'est-ce qui vous parle de ça? Voulez-vous me laisser finir?...

VALLON

Achevez, madame la duchesse... et excusez-moi. Mais je m'attendais si peu...

LA DUCHESSE

Il l'aime ardemment, avec tendresse et respect, mais il ne le lui a jamais dit.

VALLON

Comme ça c'est différent, parce que Catherine, à la plus légère insinuation de M. votre fils, m'aurait aussitôt averti. Je réponds de sa loyauté... Alors vous dites qu'il l'aime?... Eh bien, et elle?

LA DUCHESSE

J'ai tout lieu de croire, quand elle saura les sentiments de mon fils, qu'elle y répondra.

VALLON

Comment? Comment?

LA DUCHESSE

Laissez-moi aller jusqu'au bout. Vous vous appelez Vallon : je suis duchesse de Coutras. Vous êtes pauvre, j'ai deux cent mille livres de rente. A première vue, tout semble nous séparer, mais nous sommes, vous et moi d'honnêtes gens, vous avez une fille charmante et accomplie, que mon fils aime et dont il veut faire sa femme.

VALLON

Oh!

LA DUCHESSE

J'ai pour vous la plus parfaite estime ; pour votre fille une admiration bien affectueuse et qui ne demande qu'à devenir maternelle.

VALLON

Madame ! Madame !

LA DUCHESSE

Tout nous rapproche par conséquent. Il n'y a plus ici que deux familles de pareille droiture et de même bonne volonté ; deux sangs généreux prêts à fusionner. Monsieur Vallon, j'ai bien sincèrement l'honneur de vous demander...

VALLON

Non ! non !... Pas ça !...

LA DUCHESSE

La main de Catherine pour le duc François de Coutras, mon fils.

VALLON

Nous ? C'est impossible.

LA DUCHESSE

C'est tellement possible que je n'attends que votre réponse pour la rapporter à François.

VALLON

Mais vous n'avez pas réfléchi, madame la duchesse.

LA DUCHESSSE

J'ai réfléchi à tout.

VALLON

Vous ne savez pas assez le peu que nous sommes ?...

LA DUCHESSSE

Je sais trop ce que vous valez.

VALLON

Non. C'est une chose déraisonnable ! Ma conscience me dit que je ne dois pas accepter... Après vous auriez regret vous-même. Voyez chez nous, comme c'est simple et modeste ! Revenez à vous, madame, vous vous aveuglez. Nous sommes de toutes petites gens... Je vous assure !... Ma fille n'est pas faite pour être duchesse.

LA DUCHESSSE

Ça n'est pas très difficile, allez. Elle l'est déjà sans s'en douter plus que bien d'autres.

VALLON

Mon Dieu! quel malheur!... Vous si au-dessus de nous, madame, vous êtes là, vous êtes venue, vous avez pris la peine... Vous me faites une proposition folle, inespérée... qui devrait me combler de joie, de reconnaissance... un rêve tellement beau!... Eh bien! c'est plus fort que moi, je ne trouve pas un mot à vous répondre, je suis paralysé de surprise, d'émotion, de crainte... à croire que je perds la tête et je sens que je ne vous dis rien, mais rien, de ce que je devrais vous dire... Je vous en demande pardon... Ce n'est pas ma faute.

LA DUCHESSE

Vous n'avez point de pardon à me demander, mais un simple oui à me dire.

VALLON

Alors... vous voulez?... c'est sérieux?... Votre fils, M. le duc aime ma pauvre enfant avec l'idée de l'épouser, d'en faire une femme heureuse... dont il ne rougira jamais?

LA DUCHESSE

Pas plus qu'elle n'aura à rougir de lui.

VALLON

Eh bien ! dans ce cas, je vais appeler Catherine.

LA DUCHESSÉ

Voulez-vous que je vous laisse seul avec elle ?

VALLON

Non, restez. Il faut qu'elle vous voie et vous entende. Sans cela elle ne le croirait pas. Je ne le crois pas encore moi-même. (*Appelant.*) Catherine !

SCÈNE XI

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE

Me voilà. (*S'inclinant.*) Madame la duchesse.

VALLON, à la duchesse.

Est-ce vous ? Est-ce moi ?

LA DUCHESSE

Il faut que ce soit vous.

VALLON

Eh bien ! ma chère enfant... il se passe... il arrive que... enfin, j'ai une chose extraordinaire à te dire, et qui va sûrement te confondre comme moi. Tu vas en juger ! M. le duc de Coutras t'aime !

CATHERINE

Moi ?

VALLON

Il veut t'épouser.

CATHERINE

Lui ?

VALLON

Et Mme la duchesse est venue pour me demander mon consentement.

CATHERINE

Non !

VALLON

Est-ce vrai, madame ? Dites-le-lui vous-même !

LA DUCHESSE

C'est la vérité.

CATHERINE

Eh bien, qu'avez-vous répondu ?

VALLON

J'ai d'abord refusé.

CATHERINE, *très faiblement.*

Ah!

VALLON

Tout en protestant combien j'étais honteux, fier, touché au plus profond de moi-même de cette démarche qui m'écrase et dont je ne suis pas encore remis... mais j'ai refusé... je ne sais pas, il me semble que j'e le devais... Qu'en penses-tu ?

CATHERINE, *très gênée.*

Vous avez bien fait !

VALLON

Seulement, moi, écoute donc, je ne suis rien, je ne suis que ton père. C'est de toi qu'il s'agit avant tout, de ton avenir. Aussi, ré-

ponds, toi, en toute liberté d'esprit. Tu n'es pas tenue à mes scrupules, toi; oublie un instant toutes les raisons qui rendent impossible ce mariage, oublie ta condition et celle de M. de Coutras, écarte tout cela et réponds en quelque sorte... (*A la duchesse.*) Excusez-moi de parler ainsi devant vous, madame la duchesse? d'égale à égal.

LA DUCHESSE

Je vous en prie, au contraire, d'égale à égal. C'est ainsi que je l'entends.

VALLON

Comme si c'était n'importe qui... un brave garçon de notre rang... Mantel ou un autre qui te demandât de devenir sa femme. Réponds sans te préoccuper du reste... Me le promets-tu?

CATHERINE

Je vous le promets.

VALLON

Savais-tu que M. le duc t'aimait?

CATHERINE

Oui.

VALLON

Et tu ne me l'avais pas dit?... Depuis quand le sais-tu ?

CATHERINE

Oh ! depuis ce matin. A son air, à certains mots... j'ai compris.

VALLON

Eh bien ! Et toi ?

CATHERINE

Quoi?... mon père...

VALLON

L'aimes-tu, toi ? (*Silence.*) Tu ne dis rien ? Il faut répondre, Catherine, et sans détours... tu nous l'as promis.

CATHERINE

A quoi bon puisque vous avez refusé ?

VALLON

Sans doute... au premier moment... comme ça... Mais dans le fond... je ne suis pas hostile... au contraire... Et si tu devais être heureuse... Parle !

CATHERINE

Je ne sais pas, mon père... Tout cela est si précipité. A supposer que j'eusse été sensible à l'attitude et aux quelques phrases qui m'ont fait deviner, ce matin, les sentiments de... du frère de Mlle Madeleine... jamais, vous comprenez bien, je n'aurais osé donner suite une seconde à cette impression... Je me la serais reprochée au contraire, et j'aurais employé tous mes efforts à l'étouffer... Vous m'interrogez donc sur un sentiment qui ne peut encore avoir eu le temps, ni l'occasion de naître.

LA DUCHESSE

Mais maintenant que vous savez la passion de François pour vous, passion qui est très réelle et très profonde ?

VALLON

Oui, maintenant ?

LA DUCHESSE

Il ne faut pas longtemps pour lire dans son cœur. Jetez-y un coup d'œil.

CATHERINE

Non, madame la duchesse, comme mon père,

je reste infiniment confuse, pleine de gratitude émue et douce, très douce, j'en conviens, pour le grand honneur...

LA DUCHESSE

Laissons là l'honneur, mon enfant... Et voyons le bonheur.

CATHERINE

Il est dans l'accomplissement de ma tâche, madame. Et ma tâche est ici.

LA DUCHESSE, à *Catherine*.

Je vous comprends, mais permettez-moi de vous faire observer que ce devoir, si respectable et si touchant, de soutien de famille, peut en cette circonstance et s'il n'est pas en désaccord avec la pensée secrète de votre cœur, trouver la plus magnifique occasion de s'exercer.

CATHERINE

Sans doute, mais ne me tentez pas ! N'ajoutez pas un mot. Votre visite vient de me jeter dans un trouble très douloureux. Ménagez-moi, madame, je vous en supplie.

LA DUCHESSE

Ce n'est pas moi qui vous tourmenterai,

ma chère enfant. Ma démarche et la façon dont je la remplis vous disent assez, j'imagine, la tendre sympathie que j'ai pour vous et tous les vôtres. Je me retire... Mais quelle réponse faudra-t-il que je donne à François ?

CATHERINE

Eh bien!... Je vous l'écrirai.

LA DUCHESSE

Pas à moi... mais à lui. Je vous le demande. Quand lui écrirez-vous ?

CATHERINE

Demain !

LA DUCHESSE

Un seul mot alors... Oui ou non ! François le veut ainsi.

CATHERINE

Un seul mot, c'est entendu.

LA DUCHESSE

Ma chère enfant, c'est au revoir... ou adieu... Monsieur Vallon...

VALLON

Madame la duchesse. (*Elle sort reconduite par Catherine.*)

SCÈNE XII

VALLON, CATHERINE

VALLON

Maintenant que nous sommes seuls, dis-moi la vérité. L'aimes-tu ?

CATHERINE

Vous voyez bien que oui.

VALLON

Vraiment ? Mais alors il faut accepter.

CATHERINE

C'est impossible !

VALLON

Pourquoi ? Nous n'avons plus de scrupules à avoir. Tu fais un mariage d'inclination. Pas autre chose.

CATHERINE

Vous ne savez pas tout, mon père.

VALLON

Quoi encore ? Voilà que tu m'effraies.

CATHERINE

Georges...

VALLON

Qu'est-ce que Georges vient faire là ?

CATHERINE

Il m'aime.

VALLON

Lui ? Mais depuis quand ?

CATHERINE

Des années. Il m'a demandé tout à l'heure d'être sa femme. Il m'a suppliée !...

VALLON

Et tu lui as promis ?

CATHERINE

Oui.

VALLON

Oh ! ma pauvre enfant !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MANTEL

MANTEL, *entrant brusquement.*

Bonjour... Qu'est-ce que vous avez? Un nouvel ennui?

VALLON, *très troublé.*

Oui... non... au contraire.

MANTEL

Mais si... vous avez tous deux un visage bouleversé.

VALLON

Pas du tout... Là, je vous quitte.

CATHERINE

Tu t'en vas?

VALLON

Oui, Blanche doit être réveillée... Je vais voir... Je vais... (*Il sort.*)

SCÈNE XIV

CATHERINE, MANTEL

MANTEL

Que se passe-t-il ?

CATHERINE

Une chose que je pourrais... que je devrais vous cacher..

MANTEL

A moi ?

CATHERINE

Je vais vous la dire, à une condition.

MANTEL

Laquelle ?

CATHERINE

C'est que vous n'allez pas vous alarmer aux premiers mots, Georges... Que vous m'écoutez jusqu'à la fin sans m'interrompre.

MANTEL

C'est donc bien terrible ?

CATHERINE

Non.

MANTEL

Si !... Pour que vous soyez émue à ce point... Votre père qui s'en va. Enfin je vous promets.

CATHERINE

Voilà. C'est tellement extraordinaire.

MANTEL

Allez... mais allez donc !... C'est quelque chose qui me regarde ?

CATHERINE

Oui et non. Vous n'avez rencontré personne en venant ?

MANTEL

Personne. Pourquoi ?

CATHERINE

La duchesse de Coutras sort d'ici.

MANTEL

La duchesse !...

CATHERINE

Elle venait me demander à mon père.

MANTEL

Vous ?

CATHERINE

Pour son fils.

MANTEL

Comment ! C'est fou ! A quel propos ?

CATHERINE

Il m'aime.

MANTEL

Il vous aime ? Depuis longtemps ?

CATHERINE

Six mois.

MANTEL

Pour lui c'est beaucoup. Et dire que c'est par moi que vous êtes entrée dans cette maison. Et alors, Catherine ?... alors ?

CATHERINE

Eh bien ! mais alors, c'est tout, mon ami. Ça ne change absolument rien à ce qui s'est passé entre nous... Je vous ai fait une promesse... Je la tiendrai.

MANTEL

Ah ! Catherine, j'ai eu peur.

CATHERINE

Vous avez eu tort. Vous me connaissez assez pour savoir que je n'ai qu'une parole.

MANTEL

Sans doute. Mais...

CATHERINE

Mais quoi ?

MANTEL

Rien. Et racontez-moi en détail, à présent que je suis tranquille. Dites-moi tout.

CATHERINE

A quoi bon ?

MANTEL

Si. Comment cela s'est-il passé ?

CATHERINE

Très brièvement.

MANTEL

Qu'a dit votre père? Aux premiers mots?

CATHERINE

Il a refusé!

MANTEL

Brave père! ah! mais non... il ne savait pas que je... Et vous?

CATHERINE

Moi?

MANTEL

Oui. Qu'avez-vous répondu, vous? à peu près.

CATHERINE

Oh! je ne me rappelle plus.

MANTEL

Tâchez de retrouver.

CATHERINE

J'étais si troublée.

MANTEL

Troublée?

CATHERINE

Surprise, embarrassée.

MANTEL

Enfin, vous avez dit que vous refusiez, n'est-ce pas ? Vous avez dit non, un non sec et catégorique... Vous n'avez pas dit non ?

CATHERINE

Je n'ai pas dit oui, ni que j'accepterais... je n'ai rien dit... J'ai répondu que je ne savais pas... des phrases vagues.

MANTEL

Vous ne me dites pas la vérité.

CATHERINE

Je vous assure... Georges. Et puis pourquoi toutes ces questions ? Je vous répète que vous n'avez pas à vous tourmenter.

MANTEL

Je me tourmente, pourtant.

CATHERINE

Je suis à vous, rien qu'à vous, et je tiendrai ma promesse.

MANTEL

Vous aimez le duc.

CATHERINE

Mais non, mon ami... D'ailleurs il ne s'agit pas de cela.

MANTEL

Il ne s'agit que de cela. L'aimez-vous?

CATHERINE

Je ne l'aime ni ne le déteste.

MANTEL

Vous l'aimez.

CATHERINE

Voulez-vous que je lui en veuille d'avoir pensé à moi?

MANTEL

Vous l'aimez ! Je le sens, et je vais vous le prouver. Vous l'aimez, du moment que vous avez hésité. D'une autre femme que vous je pourrais supposer que cette hésitation a eu pour cause l'intérêt, l'éblouissement subit de la situation et de la fortune, mais de vous,

Catherine, je ne le crois pas. C'était bien simple ! Il fallait répondre à sa mère : Madame, je suis très flattée, mais je n'aime pas votre fils et j'ai donné tout à l'heure ma parole à un autre. Vous ne l'avez pas fait, pourquoi ?

CATHERINE

Mais, parce que...

MANTEL

Parce que vous l'aimez et qu'il vous a plu, au point de le laisser voir... allons, soyez franche?... pour qu'on le lui redise et qu'il le sache. Ah ! Catherine, je vous en supplie, ne me mentez pas, ne nous trompons pas l'un, l'autre. Après l'entretien de tantôt, ayons assez d'estime et de dignité mutuelles pour nous confesser la vérité, quelle qu'elle soit, surtout celle qui fait souffrir. Vous aimez le duc ?

CATHERINE

Je ne sais pas mentir.

MANTEL

Oh ! Tout est fini... Mon rêve, ma joie. Tout ! (*Il tombe accablé.*)

CATHERINE

Georges, mon ami !

MANTEL

Laissez-moi.

CATHERINE

Mais rien n'est fini.

MANTEL

Ah ! taisez-vous. Je vous ai perdue. N'ajoutez pas à ma douleur.

CATHERINE

Aussi, pourquoi m'avez-vous arraché...

MANTEL

La vérité ? Parce qu'il le fallait ! Vous me l'avez dite. Je vous en remercie. Mais vous comprenez bien qu'à présent, n'est-ce pas ? il ne peut plus être question de rien entre nous ?

CATHERINE

Comment ?

MANTEL

Je voulais bien vous épouser sans que vous m'aimiez, mais du moment que vous en aimez un autre... je n'ai plus qu'à m'en aller.

CATHERINE

Mais je ne l'aime pas. Je crois l'aimer, ça

sera passé demain... Doutez-vous de ma loyauté?

MANTEL

Non, Catherine. Je sais bien que vous seriez malgré tout la plus irréprochable des épouses. Mais ce serait vraiment trop vous demander à tous deux.

CATHERINE

Alors vous me rendez ma parole?

MANTEL

Vous ne me l'avez jamais donnée. Vous êtes libre.

CATHERINE

Et vous pensez que je vais accepter?... Quelle femme serais-je donc si je faisais cela?

MANTEL

Et moi quel homme si je ne le faisais pas? Inutile de discuter, ma résolution est inébranlable.

CATHERINE

Eh bien, si vous persistez, ne croyez pas que j'en profiterai, parce que, je vous le dé-

clare, je ne me marierai jamais. Non. Si vous ne voulez plus que je sois votre femme, je ne serai pas celle du duc. A personne.

MANTEL

Vous feriez cela ?

CATHERINE

Puisque je vous le dis.

MANTEL

Eh bien ! non ! Moi, je n'aurai pas la lâcheté d'accepter cette solution qui n'en est pas une. C'est lui que vous épouserez, Catherine.

CATHERINE

Non.

MANTEL

Si.

CATHERINE

Mais réfléchissez ! Je le voudrais, est-ce que je le peux ? Il est trop riche. Que n'irait-on pas dire et penser de moi dans son monde ? Que j'ai été séduite.

MANTEL

Jamais on ne penserait cela.

CATHERINE

On le dirait. Que je me suis vendue et sacrifiée pour le bonheur des miens.

MANTEL

Et quand ce serait ! Vous le faisiez bien pour moi ce sacrifice.

CATHERINE

Raison de plus alors ! Duchesse et deux cent mille livres de rentes, quand on donne des leçons de piano... sacrifice facile. Allons ! Non ! non ! Vous voyez bien que dans tous les cas, cette union est impossible et inacceptable !

MANTEL

Eh bien ! moi, je vous jure qu'il faut qu'elle se fasse et qu'elle se fera. Il faut épouser le duc parce que vous l'aimez et qu'il vous aime. Il faut l'épouser parce que du même coup vous assurez la vieillesse de votre père, la vie et la santé de votre sœur, l'avenir de vos deux frères, parce que c'est là le devoir, enfin, celui qui prime tout... et un devoir qui du moins ne vous sera pas trop rude à accomplir puisque le cœur y sera.

CATHERINE

C'est trop, Georges. Vous m'aimez trop.

MANTEL

Plus maintenant. Ainsi vous consentez ?

CATHERINE

Ne parlons pas de cela.

MANTEL

Je ne sortirai pas d'ici que je n'aie votre promesse.

CATHERINE

Mais vous, Georges... plus tard...

MANTEL

Rappelez-vous ce que vous me disiez tantôt ! Je me consolerais. Je commence déjà. Me voilà tranquille et gai. Finissons-en. La duchesse attend une réponse. Comment devez-vous la donner ? De vive voix ?

CATHERINE

Oh ! non, par écrit.

MANTEL

A qui ? A la duchesse ?

CATHERINE

CATHERINE

A lui.

MANTEL

Ah!

CATHERINE

Sa mère m'en a priée... Mais pourquoi revenir sur tout cela?

MANTEL

Qu'est-ce qui a été convenu encore? Allons! Je le veux.

CATHERINE

Il a été... Il avait été convenu...

MANTEL

Catherine, je vous en prie.

CATHERINE

Que je lui écrirais un simple mot : Oui ou non.

MANTEL

Eh bien, écrivez-le.

CATHERINE

Tout de suite?

MANTEL

Sans doute.

CATHERINE

Oh ! non ! non... Vous me faites...

MANTEL

Je fais votre bonheur en y mettant la force, mais je le fais... et bien... L'adresse. (*Elle écrit.*) Merci.

CATHERINE

Que voulez-vous faire de cette lettre ?

MANTEL

La porter.

CATHERINE

Vous-même ?

MANTEL

Oui... pour être bien sûr que vous ne reviendrez pas sur votre décision... Taisez-vous... laissez-moi... et puis pour vous prouver que je suis votre meilleur ami, votre frère. Et cela du moins pour toujours. Si jamais plus tard, vous ou les vôtres, vous avez besoin de moi pour quoi que ce soit, est-ce qu'on peut sa-

voir?... vous n'avez qu'à m'écrire un seul mot : Venez... Je viendrai!... Adieu, Catherine!

SCÈNE XV

CATHERINE, *seule*, puis VALLON

CATHERINE

Georges ! Ah ! c'est mal !

VALLON

Eh bien ?

CATHERINE

Eh bien, il n'a jamais voulu, père, il m'a rendu ma parole.

VALLON

Ah ! j'en étais sûr ! Alors tu consens ?

CATHERINE

J'ai écrit. Il emporte la lettre.

VALLON

C'est fait. Pourquoi pleures-tu ? il ne faut pas pleurer ! Nous allons être tous heureux...

Voici les enfants ! Ah ! mon Dieu ! faut-il leur dire ?

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LES ENFANTS

VALLON

Chut ! Ne faites pas de bruit, Blanche dort. Et puis embrassez doucement Catherine, mes petits enfants.

FRÉDÉRIC

Qu'est-ce qu'elle a ?

PAUL

Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

VALLON

Il lui arrive une grande joie, et à nous tous aussi. Vous êtes encore un peu jeunes pour bien vous rendre compte. A partir d'aujourd'hui, mes enfants, notre situation est totalement changée.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LUCAS, JEANNE

JEANNE, *à Lucas.*

Mais, monsieur...

LUCAS

Eh bien, c'est comme ça que vous m'apportez mes abat-jour, vous? Voilà une heure que je drogue.

VALLON

Il n'y a plus d'abat-jour, monsieur. Ma fille, ici présente, épouse le duc François de Coutras!

LUCAS

Ah! (*Il sort, très platement poli.*)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

AU CHATEAU DE LA RIVE. CHEZ LES COUTRAS

Un salon de rez-de-chaussée. Fenêtres et portes vitrées au fond sur perron. Parc, pelouses.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, VALLON, puis LE DUC. *Catherine est au piano et joue le même morceau qu'au premier acte. Vallon se balance béatement dans un fauteuil. Catherine joue.*

VALLON, *au bout de quelques secondes.*

... On est bien. (*Catherine joue toujours.*)
On est très bien... (*Un temps.*) Moi, je suis complètement heureux, et toi ? (*Entre le duc.*)

LE DUC, *à sa femme.*

Toujours ce piano ! Mais vous êtes enragée, ma chère amie.

VALLON

Bonjour, bonjour ! Vous voyez, je bois frais.

LE DUC

Buvez frais, monsieur, buvez frais.

VALLON

Toujours monsieur ! Appelez-moi papa, ça me fera plaisir.

CATHERINE

Tu ne reconnais pas ce que je joue ?

LE DUC, *sans écouter.*

Non.

CATHERINE

C'est le premier morceau que je t'ai joué sur ta prière... il y a six mois.

LE DUC

Tiens ! Dites-moi ? Je monte tout à l'heure avec Hélène, venez-vous ?

CATHERINE

Je te remercie, mais je ne monte pas assez bien.

LE DUC

Ça vous apprendrait.

CATHERINE

Non. Et puis j'ai un peu peur... tu es forcé de t'occuper de moi tout le temps. Je te gênerais.

VALLON

Mais oui. Laisse-les donc cavalcader et faire le cirque. Moi, je vais voir mes rosiers. Si tu veux me rejoindre. (*Au duc.*) Mon cher François.

LE DUC

A tantôt, monsieur.

SCÈNE II

CATHERINE, LE DUC

LE DUC

Ah! ça, qu'avez-vous, ma chère amie? Vous n'êtes plus la même avec moi.

CATHERINE

CATHERINE

Es-tu toujours le même, toi ?

LE DUC

Mais oui.

CATHERINE

Alors, c'est que nous nous trompons tous les deux et qu'il n'y a rien de changé.

LE DUC

A tout à l'heure.

CATHERINE

Un mot. Votre cousine était souffrante, hier. Est-elle mieux ?

LE DUC

Oui.

CATHERINE

Quand part-elle, décidément ?

LE DUC

Demain.

CATHERINE

Très bien.

LE DUC

Vous dites très bien, comme vous diriez tant mieux ! La présence d'Hélène vous est-elle désagréable ?

CATHERINE

Non, mais...

LE DUC

Quoi ? parlez !

CATHERINE

Eh bien, je trouve qu'elle vous accapare un peu trop. Nous n'étions pas ici depuis quinze jours qu'elle est arrivée.

LE DUC

Est-ce ma faute ?

CATHERINE

Non. Elle s'est invitée toute seule. Mais enfin, voilà près de deux mois qu'elle est installée à la Rive, où elle a l'air d'être chez elle plus que moi. Elle a retrouvé le jardin qu'elle cultivait avec vous, les chiens, les chevaux, sa chambre... Elle a tout retrouvé... On l'attendait. Et alors, sous prétexte que pendant plu-

sieurs années, quand elle était petite, elle a passé ici avec vous les vacances, vous vous êtes remis sous mes yeux à revivre complaisamment vos premières impressions de jeunesse. Elle est la vraie châtelaine du pays, elle connaît les gens du village par leur nom, tout lui est familier, le parc, la forêt, la prairie, la rivière, elle en sait comme vous les détours mystérieux, les solitudes. A propos de tout et de rien, vous avez sans cesse, en ma présence, mille souvenirs communs... dont je ne suis pas. « Hélène, te souviens-tu ? François, tu te rappelles?... » Je n'entends que ça toute la journée ! Et vous refaites les mêmes promenades, vous vous asseyez aux mêmes endroits, sous les mêmes arbres ; à l'église, au banc de prière, vous vous retrouvez encore unis dans le passé.

LE DUC

Vous êtes folle !

CATHERINE

Mon tutoiement vous agace. Le sien me blesse. Enfin, sa présence au château nuit à notre bonheur. Je ne doute pas de vous... je ne suis pas jalouse.

LE DUC

Je le vois bien.

CATHERINE

Mais j'ai hâte qu'Hélène soit partie pour que nous nous retrouvions seuls comme aux premiers jours de notre arrivée. Voilà tout. M'en voulez-vous d'avoir été franche ?

LE DUC

Je le devrais. Vous me faites une vraie scène de jalousie que rien n'autorise et que je n'ai jamais méritée. Je veux bien vous la pardonner parce qu'elle me fait encore trop d'honneur.

CATHERINE

Si je ne vous aimais pas...

LE DUC

Je le sais. Mais... voulez-vous ? Aimez-moi mieux... ou autrement. Ne restez point à l'écart des occupations et des plaisirs de notre monde, même s'ils vous paraissent frivoles. Ayez l'air d'y prendre un peu d'intérêt. Consentez davantage à tenir un rang où votre supériorité morale ne peut manquer

de vous donner rapidement la première place. Au lieu d'être ombrageuse, craintive et isolée... vivez... dépensez-vous... faites des frais... Oubliez-moi et songez aux autres... Vos vertus? mais je les connais! Ayez des talents et déployez-les. Tout ce que j'en dis là, ma chère amie, ce n'est que par orgueil démesuré pour vous. Il ne me suffit pas d'être bourgeoisement heureux... j'entends qu'on m'envie d'avoir une femme exceptionnelle qui joigne à toutes les fortes qualités du tiers état, les grâces et la séduction de la noblesse.

CATHERINE

Vous me gêtez.

LE DUC

On ne demande qu'aux riches. Ainsi c'est entendu et vous ne m'en voulez pas à votre tour? Hélène a la camaraderie un peu exubérante, j'en conviens. N'en prenez aucune alarme. D'ailleurs elle part demain. Elle va tâcher d'obtenir à Rome l'annulation...

CATHERINE

Je sais. Elle veut donc se remarier?

LE DUC

Elle veut être libre. Et maintenant faites-moi un grand plaisir.

CATHERINE

Lequel ?

LE DUC

Habillez-vous vite et venez avec nous.

CATHERINE

Excusez-moi. Après ce que je vous ai dit et ce que vous m'avez répondu, j'aurais l'air de craindre de vous laisser seuls et de manquer de confiance envers vous... ce qui serait du dernier bourgeois.

LE DUC

A votre aise !

HÉLÈNE, *paraissant au fond.*

Allons, François ! Les chevaux sont prêts.

LE DUC, *à Hélène.*

Voilà !

SCÈNE III

LES MÊMES, MADELEINE

MADELEINE

Où est Blanche?

CATHERINE

Nous ne l'avons pas vue.

MADELEINE

Je la cherchais.

CATHERINE, à *Madeleine*.

Vous ne la quittez pas! Comme vous êtes gentille et bonne pour elle!

MADELEINE

Je l'aime comme une sœur!

CATHERINE

Elle aussi! (*Elle va mettre des fleurs dans un vase sur une table à droite. Blanche entre de gauche et va à la porte du fond.*)

SCÈNE IV

MADELEINE *reste seule un petit temps.*

BLANCHE *entre.*

MADELEINE

Je te cherchais, tu as encore pleuré?

BLANCHE

Non.

MADELEINE

Ne dis pas non, tu as les yeux tout rouges. Depuis quelque temps tu pleures sans cesse en cachette. Pourquoi? Tu n'es donc pas heureuse ici?

BLANCHE

Oh! trop! Ce n'est pas pour ça!

MADELEINE

Pourquoi?

BLANCHE

Tu me gronderais et tu aurais raison.

MADELEINE

Moi, te gronder? Tu sais bien que non.
Qu'est-ce que tu as?

BLANCHE

J'ai... que je vois que je ne guérirai ja-
mais... jamais!

MADELEINE

Tu es folle... C'est au moment où on te
soigne, où tu vas partir au bord de la mer...
Tu ne connais pas la mer?

BLANCHE

Non.

MADELEINE

Tu verras comme c'est beau! C'est ce mo-
ment-là que tu choisis pour te désespérer.

BLANCHE

Je ne me fais pas d'illusions. Même si je
vais un peu mieux, je suis malgré tout con-
damnée, je ne vivrai jamais une vie com-
plète, soixante-dix, quatre-vingts ans, comme
tout le monde. Je traînerai quelques mois de
plus ou de moins et puis ce sera fini...

MADELEINE

Blanche! ma Blanchette!

BLANCHE

Et tu ne sais pas encore tout! Oh! c'est si mal!

MADELEINE

Dis, dis-moi toujours.

BLANCHE

Eh bien, ce qui me rend triste, c'est de voir que je suis perdue, à présent, comprends-tu, depuis ce qui est arrivé, depuis que Catherine a épousé ton frère. Avant... j'en avais pris mon parti. Je me disais : Quoi ? J'ai encore deux ou trois ans à vivre ! Qu'est-ce que ça fait ? Pour ce qui m'attend, même si je guérissais, ça n'en vaut vraiment pas la peine. Voilà ce que je me disais et j'étais sincère, je t'assure. Et puis... et puis... tout ça est arrivé comme un grand rêve... du jour au lendemain je me suis vue riche... soignée, dorlotée par toi, ta mère, par tout le monde... avec une chambre où je me plais tant... et ce beau château... ces jardins pleins de fleurs... plus rien à faire qu'à se laisser vivre... Ah!

ils sont loin, mes abat-jour à deux francs le cent ! Alors tu ne vas pas m'en vouloir ? Je n'ai pas été jalouse de toi, ma chérie, ah ! Dieu, non ! mais je t'ai enviée, pas toi, mais ta santé... j'ai vu les choses sous un jour nouveau, joyeux et brillant, j'ai compris la vie belle, heureuse, longue, longue et sans chagrin, et j'ai commencé aussitôt d'être dans la désolation en pensant que si je n'étais pas une misérable infirme, je pourrais espérer, moi aussi, jouir de tous ces biens que je n'ai pourtant pas cherchés ! que je pourrais, moi aussi, avoir une jeunesse et rire et aimer, avoir un mari, des enfants, ici... dans ce luxe auquel j'ai pris tant de goût que je ne saurais plus maintenant m'en passer.

MARIE

Pauvre petite !

BLANCHE

Plains-moi, voilà où j'en suis... Avant, dans notre pauvre petit appartement, d'où je n'étais jamais sortie, j'aurais tout quitté gaiement. Je n'avais rien à perdre !... et maintenant j'aime vivre, je voudrais vivre, je ne veux plus m'en aller... et je sens que la vie m'échappe... en

face du paradis... à la porte... Oh! c'est trop!
(*Elle tombe en sanglotant dans les bras de Madeleine.*)

MADELEINE

Ma sœur chérie! Console-toi, va!... La vie n'est jamais aussi belle qu'on la rêve, c'est vrai, mais jamais non plus aussi mauvaise qu'on la craint. Tu guériras. Tu vivras!

BLANCHE

Tu crois?

MADELEINE

J'en suis sûre!

SCÈNE V

LES MÊMES, puis CATHERINE, FRÉDÉRIC

CATHERINE

Eh bien, vous avez fini par trouver ma sœur?

MADELEINE

Oui, je lui ai fait de la morale et maintenant, nous allons dans le parc.

FRÉDÉRIC

Attendez-moi. Je n'ai qu'un mot à dire à Catherine et je vous rejoins.

MADELEINE

Pas le temps. Je vais au-devant de maman qui doit rentrer d'un moment à l'autre. (*Elles s'échappent.*)

SCÈNE VI

CATHERINE, FRÉDÉRIC

CATHERINE, à son frère.

Tu avais à me parler?

FRÉDÉRIC

Je voulais te demander si tu voulais me donner... un petit peu d'argent.

CATHERINE

Comment? Tu as déjà tout dépensé?

FRÉDÉRIC

Oui.

CATHERINE

Je t'ai donné cinquante francs il n'y a pas huit jours.

FRÉDÉRIC

Ben, qu'est-ce que tu veux? Ils n'étaient pas éternels, ils sont filés.

CATHERINE

A quoi?

FRÉDÉRIC

Est-ce que je sais? J'ai fait raccommoder ma bicyclette, je me suis payé un monocle, une boîte de cigares.

CATHERINE

Une bien mauvaise habitude que tu as prise là de fumer.

FRÉDÉRIC

Ça ne me fait pas de mal. Enfin, je n'ai plus

le sou. V'là le fait. C'est toi qui tiens ma caisse, faut bien que je te demande quand je suis à sec.

CATHERINE

Tu vas beaucoup trop vite. Cinquante francs par semaine ! Deux cents francs par mois ! Tu n'imagines pas que je vais te mettre sur le pied de dépenser ça à quinze ans !

FRÉDÉRIC

Seize ans dans trois semaines.

CATHERINE

Tu n'es pas raisonnable, mon pauvre petit, tu manques de mémoire et même un peu de cœur. Mais rappelle-toi donc ce que c'était que cinquante francs pour nous, il n'y a pas encore un an !

FRÉDÉRIC

Je me rappelle très bien. Mais puisque c'est fini. Maintenant qu'on est riche et duc, à nous, à nous !

CATHERINE

Tu n'es pas riche, nous ne sommes pas riches.

FRÉDÉRIC

Avec ça !

CATHERINE

Il n'y a pas de : avec ça ! Et tu n'es pas duc, tu n'es que mon frère : Frédéric Vallon, tout court, sans le sou, comme avant, et si tu continues à paresser comme tu le fais depuis six mois, plus tard tu seras très malheureux et je me demande comment tu gagneras ta vie.

FRÉDÉRIC

Des bêtises ! Vous êtes là. Je te connais. Je sais bien comme tu es gentille et que tu ne me laisseras jamais manquer de rien.

CATHERINE

C'est ce qui te trompe. Rien ne dispense du travail. Avant tu étais laborieux, doux, très gentil. Depuis mon mariage il n'y a plus moyen de te faire ouvrir un livre ou apprendre une leçon.

FRÉDÉRIC

Tiens !

CATHERINE

Tu es tout changé, et pas à ton avantage...

tu as pris un ton... un genre. Tu es grisé, mon pauvre petit frère.

FRÉDÉRIC

Donne-moi cinquante francs.

CATHERINE

Non.

FRÉDÉRIC

Sur mon mois prochain ?

CATHERINE

Il est déjà entamé il y a belle heure.

FRÉDÉRIC

Sur l'autre, alors ?

CATHERINE

Non.

FRÉDÉRIC

C'est bon. Je les demanderai tantôt à la duchesse.

CATHERINE

Je te le défends !

FRÉDÉRIC

A ton mari alors ?

CATHERINE

Oh ! non, non, tout, excepté ça ! J'aime mieux te les donner. Tiens les voilà. (*Elle les lui met dans la main.*)

FRÉDÉRIC, *lui sautant au cou.*

Je t'adore !

CATHERINE

Mais c'est la dernière fois, tu sais.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Oh ! (*Il va s'asseoir à l'écart sur un siège puis tire de sa poche un petit livre dans la lecture duquel il se plonge.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DUC, HÉLÈNE, puis PAUL

CATHERINE, *au duc et à Hélène.*

Comment ! Que se passe-t-il ?

LE DUC

Nous n'avions pas fait un kilomètre, qu'Hélène s'est sentie fatiguée.

CATHERINE

CATHERINE

Sans doute la grande chaleur.

HÉLÈNE

J'ai eu tout à coup comme une espèce d'étourdissement.

LE DUC

Sans moi elle tombait.

HÉLÈNE

C'est ridicule, jamais ça ne m'arrive.

LE DUC

Alors nous sommes rentrés au pas.

CATHERINE

Vous avez bien fait. C'était plus prudent.

LE DUC, *à sa cousine.*

Tu es mieux ?

HÉLÈNE

Oh ! c'est passé à présent. Je vous demande tout de même la permission d'aller me reposer un peu dans ma chambre.

CATHERINE

Vous n'avez besoin de rien, madame?

HÉLÈNE

De rien! merci! (*Elle sort.*)

LE DUC

Tu ne veux pas que je t'accompagne?

HÉLÈNE

Non, merci.

CATHERINE, *au duc.*

Qu'est-ce qu'elle a?

LE DUC

Je ne sais pas, elle était toute nerveuse.

CATHERINE

C'est bien singulier.

LE DUC

Il n'y a rien de singulier. (*Avisant un sécateur sur la table.*) A qui sont ces ciseaux à ongles?... C'est à vous, ma chère amie?

FRÉDÉRIC

C'est le sécateur de papa.

CATHERINE

Je vous demande pardon.

LE DUC

Il n'y a pas de mal, ma chère amie. Le sé-
cateur est un honnête et loyal instrument qui
n'a rien de honteux. Ça n'est pas tout à fait un
bibelot d'étagère... et à première vue, il dé-
tonne un peu sur la table d'un salon... mais
à la campagne..

CATHERINE

Cela n'arrivera plus.

LE DUC, à *Frédéric*.

Te voilà, toi, jeune homme ; qu'est-ce que
tu lis là ?

FRÉDÉRIC

Un bouquin.

LE DUC

Je le vois bien. Quel bouquin ? (*Il le prend,
le reconnaît et éclate.*) Où as-tu pris ça ?

FRÉDÉRIC

Dans la bibliothèque.

LE DUC, *lui prenant le livre des mains et le montrant à Catherine.*

Regardez.

CATHERINE

« Manon Lescaut ! » Qu'est-ce qui t'a permis ?

FRÉDÉRIC

Je ne savais pas que c'était défendu. C'est un mauvais livre ?

CATHERINE

Ce n'est pas un livre pour les enfants.

LE DUC

Il s'agit bien de ça ! Qu'il lise tout ce qu'il voudra, je m'en moque. Il s'agit que c'est un exemplaire unique, en maroquin, aux armes de Marie-Antoinette, et qu'il y a un coin de cassé !

FRÉDÉRIC

C'est pas moi, c'est ma clef de bicyclette qui a frotté dans ma poche.

CATHERINE

Tais-toi. (*A son mari.*) Oh ! je suis désolée, mon pauvre ami, un livre qui vaut si cher !

LE DUC

Le prix n'y fait rien ; mais ça n'a pas de prix une chose pareille ! C'est une œuvre d'art, un souvenir historique perdu, gâché. Vous ne comprenez donc pas ?

CATHERINE

C'est vrai, mon ami. Je donnerais je ne sais pas quoi pour que ce malheur ne fût pas arrivé.

LE DUC

Il est bien temps. Allons, je vois qu'il va falloir que je mette tout sous clef !

PAUL, *en courant.*

Salut, la compagnie ! (*On reste glacé.*)
Qu'est-ce qu'il y a ? (*Il entre fait comme un voleur, son mouchoir noué à son genou nu.*)

CATHERINE

D'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu as à la jambe ?

PAUL

Je suis tombé d'un arbre.

LE DUC

Parce que tu étais monté dessus ?

PAUL

Dame! Il y avait des pommes.

CATHERINE

Est-ce qu'on monte aux arbres? Tu ne t'es pas fait de mal au moins?

PAUL

Non. Rien qu'un bon morceau de peau.

LE DUC

C'est bien fait.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *moins* HÉLÈNE, VALLONVALLON, *entrant.*

Quelle chaleur! Je vous demande pardon.
Je crois que j'ai laissé...

LE DUC

Vous cherchez votre sécateur?

VALLON

Oui.

CATHERINE

LE DUC

Lé voilà.

VALLON

Oh ! je l'avais posé... Excusez-moi.

LE DUC

C'est moi qui vous prie de m'excuser. (*Il se lève pour sortir.*)

CATHERINE

Tu t'en vas ? Tu nous laisses ?

LE DUC

Oui. A tout à l'heure !

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins LE DUC

VALLON

Ah ! ça, qu'est-ce qu'il lui a pris à ton mari ?

PAUL

Il est parti en faisant une figure...

FRÉDÉRIC, *à son frère.*

Il est fâché parce que j'ai cassé un coin à un de ses petits livres. Ça se rarrange, quoi donc !

CATHERINE, *aux enfants.*

Laissez-nous. J'ai à parler avec papa.

FRÉDÉRIC

Viens jouer aux écuries.

VALLON

Franchement... si c'est pour mon malheureux sécateur... Je ne vois pas ce que j'ai fait de si criminel. (*Les enfants sont sortis.*)

SCÈNE X

CATHERINE, VALLON

CATHERINE

Mon pauvre père, François ne m'aime plus.

VALLON

Tu crois? Allons donc ! Il est agacé ! Après nous, mais pas après toi ! C'est moi, les enfants

qui lui portons sur les nerfs, moi surtout. Je ne le laisse pas voir, mais je me rends bien compte, va, que j'e lui fais l'effet d'un très pauvre homme. Il a tort. Je tâche de me rendre utile à tout le monde ici... je lis la « Gazette de France » à la duchesse, je taille les rosiers, je tiens l'orgue à l'église. Et quant à ton mari, je me donne pourtant assez de mal, Seigneur, pour lui être agréable. Je ne le quitte pas. Et encore, il ne se doute pas de la surprise que je lui ménage pour sa fête dans un mois.

CATHERINE

Laquelle? Tu me fais peur.

VALLON

J'apprends à monter à cheval.

CATHERINE

Toi?

VALLON

Oui, en cachette.

CATHERINE

Mais tu te tueras !

VALLON

Non. On tient le cheval.

CATHERINE

Pourquoi fais-tu ça ?

VALLON

Pour l'accompagner. Ici d'abord, mais surtout à Paris, au Bois de Boulogne, le dimanche.

CATHERINE

Es-tu sûre qu'il y tienne tant que ça ?

VALLON

Mais oui, ça le flattera !

CATHERINE

Ne perds donc pas ton temps à ça, mon pauvre père, va, et fais plutôt la leçon aux enfants, qui, eux, sont insupportables.

VALLON

Les pauvres petits ! Ça devait arriver. Ils ont la tête à l'envers ! Le château, l'hôtel de Paris, les domestiques en livrée, ils croient que tout ça est à eux. Il y a bien des instants où je me l'imagine, moi, un homme sérieux ! moi qui me moque bien de tout ça ! Car tu le sais, je n'ai désiré ce mariage que pour toi.

L'important, la seule chose qui vaille qu'on s'en préoccupe, c'est que tu sois heureuse ! Tu ne peux pas manquer de l'être. Ces petits nuages se dissiperont aussitôt après mon départ avec Blanche. Allons, l'enfant, faites une bonne figure à ce père.

CATHERINE

Je ne suis pas bien gaie !

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA DUCHESSE, *puis* LE DUC

LA DUCHESSE

Pourquoi donc, ma chère enfant ?

CATHERINE

Vous, ma mère !

LA DUCHESSE

Oui, qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez l'air fort triste, en effet.

CATHERINE

Je n'ai rien...

VALLON

Des petites choses... Oh! des bêtises!

LA DUCHESSE

Encore! Dites-les. (*Le duc entre.*)

CATHERINE, *vivement.*

Ça n'en vaut pas la peine. Tu viens, père?
(*Elle l'entraîne.*)

VALLON

Là! Là! pas si vite! (*A la duchesse.*) Des bêtises! Ne faites pas attention.

SCÈNE XII

LA DUCHESSE, LE DUC

LA DUCHESSE

Elle s'en va dès que tu arrives. Tu m'as l'air tout solennel. Que se passe-t-il?

LE DUC

Il se passe... il se passe... que je ne suis pas content.

LA DUCHESSE

De quoi? de qui? de ta femme?

LE DUC

Oui.

LA DUCHESSE

Qu'as-tu à lui reprocher?

LE DUC

Oh! rien de terrible! Pris séparément chacun de mes griefs est sans importance et peut même, à la rigueur, sembler puéril; mais l'ensemble n'en est pas moins très inquiétant. Catherine m'aime beaucoup, c'est convenu, c'est une parfaite épouse... mais elle n'est pas duchesse... ou du moins, pas assez!

LA DUCHESSE

Qu'appelles-tu être duchesse?

LE DUC

Ne pas faire remarquer qu'on ne l'est pas. Ce sont des petits riens... mille choses très insaisissables, mais essentielles dans sa situation et dont je voudrais la voir se pénétrer davantage. Quand elle sort en voiture, elle ramasse tous

les mendiants et les chemineaux qu'elle rencontre et les fait monter sur le siège... à côté de la livrée.

LA DUCHESSE

C'est par bonté.

LE DUC

Je le sais bien, mais ça manque tout de même de tenue.

LA DUCHESSE

Si elle ne le faisait pas, on dirait qu'elle est fière et qu'elle a la dureté de cœur d'une parvenue.

LE DUC

Mais non. C'est comme son piano. Dieu sait si j'aime l'entendre, et si je lui trouve du talent ! Mais elle abuse tout de même un peu. C'est un instrument qu'elle devrait faire oublier. Et puis ce n'est pas tout. Elle me tutoie, elle m'embrasse devant les domestiques, elle m'appelle chéri devant quinze personnes, c'est très gentil, mais enfin, voyons, ma mère, ça ne vous choque pas ?

LA DUCHESSE

Non !

LE DUC

Vous dites cela parce que vous ne voulez pas envenimer la situation.

LA DUCHESSE

Ma parole d'honneur !

LE DUC

Et M. Vallon ? Est-ce que vous allez trouver aussique de ce côté-là tout est pour le mieux ?

LA DUCHESSE

Jusqu'ici je n'ai rien vu de menaçant.

LE DUC

Qu'est-ce qu'il vous faut ? M. Vallon s'entête à vouloir tenir l'orgue le dimanche à la grand'messe et aux vêpres. Il sait que ça m'ennuie, mais il s'entête.

LA DUCHESSE

Il le tient très bien. Il a eu hier soir des variations à l'offertoire, très jolies.

LE DUC

J'aimerais mieux qu'il s'abstînt. Trop de musique à la clef.

LA DUCHESSE

Moi, ça ne m'humilie pas.

LE DUC

Il joue aux boules.

LA DUCHESSE

C'est son billard à lui, chacun son goût.

LE DUC

Il s'est fait un ennemi mortel du jardinier parce qu'il lui taille ses rosiers à tort et à travers et qu'il n'y connaît rien.

LA DUCHESSE

Bah ! nous aurons des roses tout de même, et puis ça l'amuse tant !

LE DUC

Il s'étale dans les fauteuils. Enfin, il a l'air tellement heureux que ça en devient presque gênant. (*La duchesse lève les yeux au ciel.*)

LA DUCHESSE

C'est ton beau-père !

LE DUC

Soit ! Restent les enfants qui, eux, sont vrai-

ment excessifs : Paul est un garnement qui se bat avec les gamins du bourg, qui abîme et brise tout, un vrai petit sauvage, et quant à Frédéric, il vient simplement de me gâcher un de mes plus beaux livres.

LA DUCHESSE

C'est très ennuyeux, je ne te dis pas le contraire ; mais pourquoi laisses-tu traîner tes beaux livres ?

LE DUC

Il a été le prendre dans ma bibliothèque.

LA DUCHESSE

Si elle avait été fermée à clef, il ne l'aurait pas pris.

LE DUC

Oh ! à présent, s'il faut tout verrouiller à cause de sa famille... alors... Je pensais qu'on pouvait être bien élevé quoiqu'étant un petit Vallon.

LA DUCHESSE

Un enfant n'est jamais bien élevé. Rappelle-toi ça. Quand tu avais l'âge de Paul, tu n'étais

pas un petit Vallon, tu étais un petit Coutras, et cependant ton père et moi nous fermions les bibliothèques, et à double tour ! Qu'est-ce que c'est que le livre que t'a pris Frédéric ?

LE DUC

« Manon Lescaut. »

LA DUCHESSE

Tu vois bien !

LE DUC

Enfin, ils sont à tuer !

LA DUCHESSE

Tuons-les, si ça peut te faire plaisir.

LE DUC

N'en parlons plus, j'ai tort.

LA DUCHESSE

Certainement... tu as tort... et en tout ! Est-ce toi que j'entends ? Où sont tes paroles d'il y a six mois ? Faut-il te les rappeler ? « Ah ! Faire des heureux de tous ces pauvres gens, ma mère ! » Eh bien, tu les as faits, les

heureux, ça y est, et voilà que tu leur en veux de leur bonheur !... La joie de tes obligés t'exaspère. Tu fais un crime à ce pauvre vieux bonhomme de ses gaietés béates et naïves, et tu reproches aux enfants leur turbulence toute naturelle. Tu veux qu'on t'aime, et l'amour de ta femme, sa tendresse, les signes qu'elle t'en donne, t'agacent, te froissent, parce que tu prétends être aimé dans les formes, avec le ton, la tenue, et plus de tact ! Il te faut des manières de duchesse. Tu as bien besoin de ça ! Catherine est un être exquis. Ces petits travers de tendresse ne me choquent pas du tout, moi, ta mère, qui suis pour le moins d'aussi bonne noblesse que toi, tu en conviendras. Si elle t'aimait à la façon dont tu le demandes bien imprudemment, c'est qu'elle ne t'aimerait pas, ou en tout cas beaucoup moins. Ce n'est pas une duchesse que tu as épousée, une de ces jeunes filles de notre monde, pour lesquelles tu n'avais pas assez de mépris l'année dernière. Celle-là, oh ! elle serait parfaite pour toi, aujourd'hui, femme de salon irréprochable et ne commettant pas le plus petit péché véniel de mondanité. Mais ça ne serait pas la femme que tu voulais, que je voulais aussi pour toi, et que

tu m'as suppliée à genoux de te donner. Maintenant que tu l'as, tâche de la garder.

LE DUC

Eh ! vous avez raison... Je le sais bien. Mais j'ai beau faire, c'est plus fort que moi. Le cœur a aussi ses nerfs.

LA DUCHESSE

Ah ! ça, est-ce que tu n'aimerais plus ta femme ?

LE DUC, *vivement.*

Oh ! je l'aime toujours !

LA DUCHESSE

Voilà un « toujours » qui ne me plaît guère... Écoute, il y a une question qui me brûle les lèvres depuis plusieurs jours et que je me décide pourtant à te poser. Promets-moi que tu vas y répondre loyalement ?

LE DUC

Je vous le promets.

LA DUCHESSE, *de près.*

Tu n'as jamais, jamais rien éprouvé dans le passé pour Hélène ?

LE DUC

Jamais !

LA DUCHESSE

Et à présent, depuis ton mariage ?

LE DUC

Non plus ! Hélène, mais c'est de la folie !...
Ah ! ça, qu'est-ce qui a pu vous faire sup-
poser ? A propos de quoi me dites-vous ça ?

LA DUCHESSE

Rien. Je voulais avoir ta parole. Je l'ai. Ça
me suffit ! Là !... Embrasse-moi. Calme-toi,
moi, de mon côté, je vais parler à ta femme.

SCÈNE XIII

LE DUC, *seul*, puis HÉLÈNELE DUC, *réveur*.

Ma femme est jalouse d'Hélène... ma mère...
Ah ! ça, qu'est-ce qu'ils ont tous ? (*Hélène entre
comme pour chercher quelque chose, elle*

prend deux livres. Il ne la voit pas. Elle le regarde, fait deux pas comme une femme qui hésite à rester ou à s'en aller. Enfin elle prend le parti de l'appeler.)

HÉLÈNE

François !

LE DUC

Comment te trouves-tu ? (*Une gêne subite entre eux, inexpliquée. Un temps.*)

HÉLÈNE

Mieux, merci. J'étais venue chercher ces livres qui sont à moi parce que j'ai commencé mes préparatifs. C'est demain.

LE DUC

C'est demain. Oui, c'est vrai...

HÉLÈNE

Comme le temps passe !

LE DUC

Tu seras longtemps, là-bas ?

HÉLÈNE

A Rome ? (*Geste qui signifie qu'elle n'en sait rien.*) Pourquoi me demandes-tu ça ?

LE DUC

Pour rien. Pour savoir. Demain soir, tu pars ?

HÉLÈNE

Demain soir.

LE DUC

Tu voyages la nuit. Tu as raison, c'est plus pratique.

HÉLÈNE

On a moins de poussière. (*Un silence.*) Penses-tu un peu à moi ?

LE DUC

Beaucoup.

HÉLÈNE, *émue, malgré elle.*

Vrai ?

LE DUC

Oui, je m'ennuie sincèrement de te voir partir.

HÉLÈNE

Allons donc !

LE DUC

Ça me fait même un peu de peine. Pendant ces deux mois que tu viens de passer ici à la

Rive, il me semble que j'ai mieux apprécié que je ne l'avais jamais fait ta bonne et franche affection... Tu vas me manquer, petite. (*Geste d'incrédulité d'Hélène.*) Mais si... mais si... La meilleure preuve, c'est que ma mère elle-même en me voyant tout à l'heure un peu mélancolique m'a posé une question... bien singulière. Je ne sais même pas si je devrais...

HÉLÈNE

Laquelle ?

LE DUC

Si j'avais été amoureux de toi.

HÉLÈNE

Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

LE DUC

La vérité. Que ça ne m'était jamais arrivé.

HÉLÈNE

Et que ça ne t'arriverait jamais.

LE DUC

Ça serait comique ! Deux vieux amis comme nous !

HÉLÈNE

Comique ?

LE DUC

Qu'est-ce que tu as ? Tu pleures ! (*Elle chancelle.*) Hélène !

HÉLÈNE, *se reprenant rageuse.*

Laisse-moi !

LE DUC

Qu'est-ce que tu as ?

HÉLÈNE

Laisse-moi !

LE DUC

Je veux savoir !

HÉLÈNE

Tu vois bien que je ne veux pas le dire.

LE DUC

Si... Dis-le... dis-le... Je devine... Est-ce que... tu m'aimes ?

HÉLÈNE, *éclatant.*

Ah ! (*Du ton qui veut dire : Si je t'aime, ah ! grands dieux !*)

LE DUC

Toi ! Comment ? Depuis quand ?

HÉLÈNE

Depuis toujours.

LE DUC

Pourquoi ne me l'as-tu pas dit quand j'étais libre ?

HÉLÈNE

Malheureux ! Cent fois, je te l'ai dit : tu n'as jamais su l'entendre.

LE DUC

Mais...

HÉLÈNE

Oh ! ne m'interromps pas. Mon cœur a trop d'arriéré. Aussi loin que remontent mes souvenirs, il n'y a que toi ! J'avais à peine l'âge de raison, déjà tu m'avais prise tout entière !

LE DUC

Comment !

HÉLÈNE

Sans même t'en douter !... Je ne te reproche

rien. C'est moi qui t'avais choisi... tu serais mon mari!... tu l'étais, tu répondais à l'idéal naïf que je me faisais de l'homme qui aime et qu'on aime, de l'amant.

LE DUC, *avec tristesse et douceur.*

Moi !

HÉLÈNE

Tu étais le plus beau, le plus fort, le meilleur, le plus élégant, celui qui montait le mieux à cheval, l'être parfait, tu étais tout, quoi ! Et puis tu étais bon, tu me faisais jouer, tu me racontais des histoires. Aussi, je t'admirais des pieds à la tête. Je volais tes portraits, je buvais dans ton verre, je couvrais de baisers la tête de tes chiens, je traçais ton nom sur mes cahiers, je le prononçais tout bas dans mon lit, j'avais l'idée de t'écrire une lettre avec mon sang... je priais Dieu pour toi... des transports... du délire... J'aurais voulu que tu fusses malade pour te soigner, t'accompagner sans cesse, voyager avec toi, très loin, être là quand tu dormais et te regarder... J'aurais voulu vivre pour toi... souffrir pour toi... pleurer pour toi... mourir pour toi.

LE DUC, *ému.*

Oh!

HÉLÈNE

Enfin, je ne peux pas, les mots me... Je sais bien que tout cela te paraît stupide.

LE DUC

Mais non!

HÉLÈNE.

Si! Stupide! une cousine! Mais c'est comme ça quand on adore!

LE DUC

Mais tu ne m'adores pas! (*Protestations muettes d'Hélène.*) Tu le crois! tu te trompes... tu as été dupe d'une tendresse enfantine pour le petit François de tes premières années.

HÉLÈNE

Non, mon ami, et la preuve, c'est que plus tard, toute la vie, ça a été la même chose. Tu n'as pas cessé une minute d'être avec moi. Dans mes courtes joies, mes douleurs, mes dégoûts, jamais tu ne m'as quittée... (*Se lève.*) même pendant mon mariage... quand il me fallait subir...

LE DUC, *se lève.*

Oh ! Hélène, tu es folle !

HÉLÈNE

Il y a si longtemps que c'est mon excuse... Et toi, tu n'as jamais rien deviné, rien compris ! Rappelle-toi ? Tu m'as torturée avec ta camaraderie et ton amitié fraternelle... Tu m'as conseillé d'épouser M. de Grisolles, tu m'as raconté ton amour pour l'autre... cette nouvelle venue... (*Geste du duc.*) et je t'ai écouté, je t'ai engagé à unir ta vie à la sienne.

LE DUC

Pourquoi ? Puisque tu m'aimais ?

HÉLÈNE

Parce que tu ne m'aimais pas... Et tu n'as rien vu... tu m'as demandé de te donner du courage pour parler à ta mère, et je t'en ai donné... je t'ai embrassé... et tu n'as pas senti que ma bouche près de la tienne brûlait d'amour, de honte et de désespoir.

LE DUC

Pardon ! Je te demande pardon !

HÉLÈNE

Tu n'as pas de pardon...

LE DUC

Si, je comprends... je pense... quel aveugle j'ai été!

HÉLÈNE

Pense plutôt à ce que j'ai souffert!

LE DUC

Je le sens bien profondément.

HÉLÈNE

Ah! Enfant, jeune fille, jeune femme, porter dans son cœur une pareille passion, la cacher comme un trésor et s'en faire un crime! La bénir, la détester, s'efforcer de l'anéantir en n'arrivant jamais qu'à l'attiser. (*Se lève.*) C'est un fameux supplice, va! Tu me l'as fait endurer pendant quinze ans!

LE DUC

Et tu m'en veux?

HÉLÈNE

Au contraire!

LE DUC

Ah ! merci ! J'avais peur que tu me haïsses !

HÉLÈNE

Te haïr !

LE DUC

Écoute ! Oui, je t'ai fait souffrir cruellement. Je le vois trop tard, c'est mon œuvre, mais ce n'est pas ma faute. Comment aurais-je pu te supposer capable d'une pareille passion pour moi?... Comment puis-je croire encore qu'elle a résisté aux peines que je t'ai causées... bien involontairement ? Pourquoi ne m'as-tu pas chassé de ton cœur, puisque je ne te méritais pas ?

HÉLÈNE, *se dégage.*

Je l'ai essayé... je n'ai pas pu... Pendant des années... je suis parvenue néanmoins à masquer cet amour... au prix de quelles tortures, tu ne t'en douteras jamais !

LE DUC

Si, si... Tu me bouleverses !

HÉLÈNE

Et puis, à la longue, j'ai senti que je m'épui-

sais, que cette passion m'étouffait, m'échappait malgré moi... qu'elle était à la veille d'éclater... Tantôt, pendant notre promenade...

LE DUC

Oui, quand tu es tombée dans mes bras...

HÉLÈNE

J'ai cru que j'allais tout te dire en sanglotant.

LE DUC

Il fallait le faire !

HÉLÈNE

Je luttais encore... jusqu'au bout !

LE DUC

Pourquoi ?

HÉLÈNE

Une frénésie d'orgueil !

LE DUC

Il s'agit bien d'orgueil !

HÉLÈNE

Mais à présent, à la veille de nous quitter... je ne peux plus... Je sais que c'est mal.

LE DUC

Non!

HÉLÈNE

Si. J'espérais être héroïque jusqu'à la fin, quitte à tomber après... ce n'est pas possible !

LE DUC

Alors?

HÉLÈNE

Comme je pensais te trouver seul ici, je suis descendue, d'abord pour que tu saches... et puis...

LE DUC

Et puis?

HÉLÈNE

Pour te dire que je ne veux pas m'en aller pour longtemps, pour toujours...

LE DUC

Pour toujours? Qu'est-ce que tu dis là?

HÉLÈNE

... Sans rien de toi.

LE DUC

Et que me demandes-tu?

HÉLÈNE

Une heure de ta vie et je pars joyeuse.

LE DUC

Hélène ! Chère Hélène !

HÉLÈNE

Ne me refuse pas. Tu m'as fait souffrir, tu le regrettes ?

LE DUC

Ah ! Dieu !

HÉLÈNE

Je suis belle... Tu m'aimes déjà, ne dis pas non ! Et moi, je t'adore et je pars.

LE DUC

Eh bien, oui.

HÉLÈNE

Ah ! François ! mon tout... mon... (*Ils s'embrassent avec passion.*) Demain matin... à l'aube... chez moi !

LE DUC

J'y serai !... Va-t'en... Si on nous voyait !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE, *à Hélène.*

Vous pouvez être la maîtresse de monsieur tant qu'il vous plaira, madame, toute la vie si vous voulez. Je vous le donne.

HÉLÈNE

Je le prends. (*A François.*) Viens-tu ?

LE DUC, *la tête dans ses mains, à voix basse.*

Non !

HÉLÈNE, *avec un geste de colère.*

Adieu ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XV

CATHERINE, LE DUC

CATHERINE

Je pars aussi, moi. Nous partons tous.

LE DUC

Catherine!

CATHERINE

Vous pouvez en avertir votre mère. (*Elle sort glacée.*)

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, FROUARD, VALLON

VALLON

On a vraiment bien raison de dire, mon cher baron, que la Providence fait bien tout ce qu'elle fait, puisqu'elle vous a envoyé à la Rive hier soir, en pleine crise familiale, au moment où on a le plus besoin de vous.

FROUARD

Ne m'en parlez pas !

VALLON

Et maintenant que vous savez tout, ah ! con-

seillez-nous, prêtez-nous vos lumières... guidez-nous...

FROUARD

Soit. Après vous avoir quittée jeune fille, je vous retrouve, madame la duchesse, en de fâcheuses circonstances, et je m'en plains ! Moi qui venais avec l'idée de me reposer, de passer ici, près de vous, une quinzaine agréable et enjouée... Enfin ! n'y pensons plus. Eh bien, la précaution la plus pressante, c'était d'éloigner Blanche et les enfants avant qu'ils eussent le temps de rien apprendre.

VALLON

Oui, c'est fait.

FROUARD

Ma femme les a emmenés ce matin chez nos amis les Antibes qui ont leur terre à dix lieues d'ici et dont les deux fils sont à peu près du même âge que Paul et Frédéric. Nous voilà seuls, causons.

VALLON

Ah ! oui ! causons.

FROUARD

Causez en écoutant, s'il vous plaît, cher ami, sans m'interrompre ?

VALLON

Bon, bon.

FROUARD, *à Catherine.*

Etes-vous, madame, dans les mêmes dispositions qu'hier, au moment de mon arrivée?

CATHERINE

Toujours!

VALLON

Ah! mon Dieu!

CATHERINE

J'ai bien envisagé ma situation. J'ai senti que dans la crise que je traversais, j'avais besoin d'une amitié solide et dévouée qui parlât en mon nom à ma belle-mère et à mon mari.

FROUARD

N'allez pas plus loin. Vous pouvez compter sur moi.

VALLON

Pardon... vous vous trompez...

FROUARD

Ce n'est pas à moi...

CATHERINE

Est-ce possible?... Vous êtes le parrain de celle...

FROUARD

Et puis après ? Mme de Grisolles a beau être ma filleule, ça ne m'empêche pas de la blâmer. D'ailleurs, vous avez votre père. Je comprends. C'est encore le meilleur avocat.

VALLON

Oh ! non. Moi, dans ces affaires-là...

FROUARD, à *Catherine*.

Mais alors ?

CATHERINE

J'ai télégraphié à M. Mantel.

FROUARD

A Georges ? Mon Mantel ?

VALLON

Oui.

FROUARD

Pourquoi ?

CATHERINE

Pour qu'il m'emmenât. Je l'ai appelé.

FROUARD

Il ne viendra pas.

CATHERINE

Il viendra.

FROUARD, à *Catherine*.

Sans ma permission? Ce serait un peu vif. Enfin... je l'admets. Vous auriez dû au moins, avant, consulter quelqu'un.

VALLON

Elle m'a consulté. Après coup.

FROUARD, à *Vallon*.

Et vous l'avez approuvée?

VALLON

Non. Mais... Ah! et puis je ne sais que faire, moi! Si je dis comme elle et que je pousse à la rupture, je ne remplis pas mon rôle pacificateur de père, et, si je me mets contre elle, j'ai l'air d'être gâté par tout ce luxe et de ne

plus pouvoir m'en passer. Et Dieu sait si j'y tiens !

FROUARD

J'entends, mais vous avez agi là, tous deux, avec une grande légèreté. Quelle fâcheuse inspiration de mêler un étranger !

CATHERINE

M. Mantel n'est pas un étranger. C'est un ami.

FROUARD

Raison de plus, alors. Bref, j'augure mal de sa présence au château. D'autant que si vous vouliez à tout prix l'avoir près de vous, c'était si facile de me le dire. Moi, je l'appelais et ça ne tirait nullement à conséquence. Enfin, le mal est fait...

CATHERINE

Aucun mal... Dès l'arrivée de M. Mantel, je partirai avec lui et mon père.

VALLON, *avec un soupir.*

Nous partirons.

FROUARD

Mais non. (*A Vallon.*) Dites donc comme moi, monsieur.

VALLON

Mais je ne demande pas mieux ! (*A sa fille.*)
Fillette, écoute la voix de ton père. Je t'assure que tu t'exagères les choses. Il ne s'est rien passé entre ton mari et sa cousine.

CATHERINE

Pour moi, c'est tout comme.

VALLON

Allons donc !... Ils se sont embrassés... pour rire.

CATHERINE

Taisez-vous. Quel baiser !

VALLON

Hum ! Oui.

FROUARD

C'était un baiser d'adieu... un baiser de voyage.

VALLON

Oui... on part...

FROUARD

Et puis, quand même, il n'y a pas là de quoi

briser deux existences, la vôtre et la sienne, sans parler du reste.

VALLON

Oui, pense à tes frères, à ta sœur... à ..

CATHERINE

Je vous en prie, mon père.

VALLON

Mais... sac à papier!... je jure... Puisque cette vicomtesse est partie pour la capitale de l'Italie! qu'il ne la reverra plus, là! qu'il me l'a promis, à moi! Il comprend très bien que tu ne sois pas enchantée... Il ne t'en veut pas... Allons? voyons?... un bon mouvement? Soyez la duchesse à papa?

CATHERINE, *vivement.*

Je ne veux plus qu'on m'appelle ainsi!

VALLON, *maussade.*

Madame? tout court?

CATHERINE

Oui.

VALLON

C'est ce que tu veux redevenir?

CATHERINE

Certes ! Et retourner à Paris, dans notre petit appartement !

VALLON

Mais il doit être loué, il y a belle heure !

CATHERINE

Et reprendre notre ancienne vie... mes leçons... tout ce cher passé...

VALLON

Tes leçons ? Mais c'est insensé ! (*Au baron.*) Vous l'entendez ? (*A sa fille.*) Il s'agit bien du cher passé ! Pense donc au cher présent.

FROUARD

Et au cher avenir.

VALLON

Parlez-lui, vous, mon cher baron, puisque moi... parlez-lui avec toute l'autorité que l'âge, la situation d'un membre de l'Institut...

FROUARD

Oui. Ecoutez-moi, madame. J'ai pour votre

père et pour vous, depuis longtemps, un très affectueux intérêt. Aussi je vais me départir un instant de cette précieuse et souriante indifférence, derrière laquelle j'ai coutume d'abriter si commodément mon repos, et je me permettrai, pour mieux vous sermonner, de prendre un exemple, une comparaison, facile et symbolique, empruntée au domaine favori de mes recherches. On est quelque peu, dès le début de la vie, comme dans la nacelle d'un aérostat. La grande question, la seule, c'est de monter. Qu'emporte-t-on avec soi pour ce voyage à travers l'inconnu de l'existence ? Des sacs?... Et qu'y a-t-il dans ces sacs?... Des choses précieuses, direz-vous ? Non, il y a dedans de l'orgueil, de la colère et de la haine, tout ce qui est inutile et vain, et à quoi nous tenons pourtant plus qu'à nos vraies richesses... Eh bien, pour commencer à s'élever, il faut jeter d'abord quelques poignées de ce sable mauvais, il en faut jeter sans cesse, à pleines mains. Mais c'est surtout dans la région des orages, madame, quand le vent se déchaîne et que la tempête éclate, qu'il est urgent de vider par-dessus bord, et jusqu'au fond, les sacs de nos préjugés, de notre orgueil, de nos entêtements et de nos rancunes, toute cette pacotille qui

nous alourdit et nous retient près de la terre. On fuit ainsi l'orage... en le dominant ; et, à mesure qu'on arrive aux régions supérieures, dans ces espaces qui sont le royaume extatique de la sérénité, on s'aperçoit que les choses de la terre étaient nulles et toutes petites, comme les plus hautes tours et clochers des villes ont paru déjà, dès la première poignée de lest, menues bergeries et jouets d'enfants. Ainsi, vos grandes douleurs d'aujourd'hui vous sembleront là-haut, demain, choses puériles et liliputiennes.

VALLON

Très joli. Et c'est très vrai.

CATHERINE

Je vous remercie, monsieur, mais...

FROUARD, à Catherine.

Ne me répondez pas. Réfléchissez ! (*La duchesse entre.*)

CATHERINE

C'est tout réfléchi.

FROUARD

D'ailleurs, voici la duchesse. J'espère que vous l'écouteriez mieux que moi.

VALLON

Ah ! oui. Madame la duchesse, parlez-lui...
L'excellent baron, moi, son père, nous avons
vainement épuisé... Mais vous, peut-être...

LA DUCHESSE

Laissez-nous seules.

SCÈNE II

LA DUCHESSE, CATHERINE

CATHERINE

... Madame, j'ai pour vous le plus profond
et le plus affectueux respect. Je crois que, de
votre côté, vous n'avez pas cessé de me con-
server votre maternelle estime... Eh bien !
au nom de ces sentiments que je voudrais
tant sauvegarder jusqu'à la dernière heure,
je vous supplie de ne pas me parler pour
essayer en vain de me faire revenir sur ma
décision. Ni vous, ni moi, ne sommes respon-
sables de ce qui est arrivé. Mais à présent il

n'y a plus d'entente possible entre nous et je me ferais scrupule de vous demander de choisir entre votre fils et moi.

LA DUCHESSE

Vous auriez tort. J'ai choisi. Je suis avec vous contre mon fils.

CATHERINE

Vous, madame !

LA DUCHESSE

Je fais mon devoir en vous le disant. Il me coûte. Mais, c'est parce qu'il me coûte que je le fais. C'est la règle de la vie, ma pauvre enfant. Faire ce qui coûte le plus. Pensez-y plus tard. François a manqué à tout le monde, à vous, à moi, il s'est manqué à lui-même. Je le lui ai dit, je suis prête à le lui répéter devant vous.

CATHERINE

Oh ! non !

LA DUCHESSE

Il faut donc qu'il expie sa faute et, puisque vous ne vous sentez pas le courage de lui pardonner...

CATHERINE, *bas, avec effort.*

Je ne peux pas !

LA DUCHESSE

Et que vous avez résolu de partir... eh bien... nous verrons... en temps et lieu, si votre départ est vraiment la seule solution possible. En attendant... il désire... une chose que je trouve légitime. Il veut vous voir et vous parler.

CATHERINE

A quoi bon ?

LA DUCHESSE

Vous ne pouvez lui refuser cela ! Et à moi encore moins.

CATHERINE

... Eh bien !... soit !...

LA DUCHESSE

Puis-je le prévenir tout de suite ?

CATHERINE

... Si vous voulez.

LA DUCHESSE

Je vais vous l'envoyer... Ce qui coûte le plus.

SCÈNE III

CATHERINE *seule*, puis LE DUCCATHERINE, *seule*.

... Non, non, non !... Je ne céderai pas !
(*Le duc paraît. Un silence.*)

LE DUC, *bas*.

D'abord, je vous remercie de me recevoir. Je sais que c'est à ma mère que je le dois et que c'est pour elle seule que vous y avez consenti.

CATHERINE

Pour elle seule.

LE DUC

Je vous en suis tout de même très recon-

naissant. Et maintenant, écoutez-moi avec toute l'indulgence dont votre cœur est capable. Car j'en ai grand besoin. Je ne viens pas essayer de me justifier... Ah ! Dieu non, je viens humblement et avec un profond chagrin vous dire que je regrette et que je regretterai toute ma vie ce que j'ai fait, et vous supplier de ne pas partir... Vous ne répondez rien?...

CATHERINE

Je n'ai rien à répondre.

LE DUC

Voulez-vous me donner la main?

CATHERINE

Non.

LE DUC

Voyons ! Tâchez d'oublier un instant... de chasser le souvenir douloureux... qui vous obsède... Je suis coupable envers vous, très coupable, mais il y a des femmes qui pardonnent et qui pardonnent même de plus graves offenses. Faites comme elles.

CATHERINE

Je ne peux pas.

LE DUC

Dites que vous ne voulez pas ?

CATHERINE

Les deux... Comprenez donc que vous êtes l'artisan de notre malheur, du mien, du vôtre!... Si je vous aimais encore...

LE DUC

Ne dites pas que vous ne m'aimez plus !

CATHERINE

Je dis la vérité. Si vous n'aviez pas tout tué en moi, c'est de cela surtout, tenez !... que je vous détesterais, de m'avoir mise dans l'impossibilité de vous pardonner ; quand même je le voudrais !

LE DUC

Qu'est-ce qui vous retient ?

CATHERINE

Mais tout ! Je ne le peux pas parce que je suis une fille de rien, Mlle Vallon. Votre cousine, si elle était à ma place, pourrait vous pardonner et sans déchoir. D'égale à

égal, ça lui serait facile. L'indulgence est un luxe qu'on peut se permettre entre soi, entre gens de qualité. Mais moi, ça m'est interdit.

LE DUC

Pourquoi ? Pourquoi ?

CATHERINE

Parce qu'au fond, vous m'en verriez rabaisée. Si je vous dis : « Eh bien, oui, embrassons-nous », quelle sera la preuve de la sincérité de mon pardon ? Vous-même, que penseriez-vous de moi ?

LE DUC

Mais je penserais que vous êtes généreuse, que vous me rendez le bonheur.

CATHERINE

Allons donc ! Après les premiers élans de reconnaissance, l'arrière-pensée viendrait tout empoisonner : « J'ai été bien sot de m'alarmer et de croire qu'elle s'en irait ; au fond, elle avait trop à perdre. »

LE DUC

Vous n'êtes pas sincère ! Vous savez bien

que je vous estime trop pour avoir une pareille idée.

CATHERINE

Si ce n'est pas vous, d'autres l'auraient dans le monde, autour de vous.

LE DUC

Oh ! l'orgueil !

CATHERINE

Certes ! Vous m'avez épousée pour que je sois duchesse ?... Voilà ma façon de l'être à présent ! Jusqu'ici, je ne l'étais pas assez à votre gré, dans l'exercice quotidien de mon bonheur. Je le serai dans le malheur et la tristesse. On me verra droite et digne sous l'infortune. Accusez-moi si vous voulez de monstrueux orgueil. Au fond, vous m'en estimez davantage. Et plus tard, quand vous me comparerez, vous sentirez mieux le prix de ce que vous avez dédaigné.

LE DUC

Mais il ne s'agit ni d'estime, ni d'orgueil, ni de rien de tout cela. Il ne s'agit que d'une chose : je ne veux pas vous perdre.

CATHERINE

Il fallait me garder.

LE DUC

Ainsi, vous voulez toujours partir ?

CATHERINE

Je le veux !

LE DUC

Eh bien ! je vais vous donner la preuve... toute la mesure de mon repentir et de mon chagrin... Vous partirez ?... soit. J'y consens, je l'ai mérité... Seulement dites-moi que ce n'est pas pour toujours.

CATHERINE

Si !... N'insistez pas. Il est trop tard !... J'étais chez moi, je travaillais... C'est vous qui êtes venu me chercher, me tenter, m'offrir presque de force...

LE DUC

De force ! Ah !

CATHERINE

... Un rang et une situation que je n'aurais

jamais osé même rêver. J'ai accepté, j'ai passé par-dessus la première répugnance d'avoir l'air de me vendre pour le bonheur des miens. Je l'ai fait parce que je vous aimais.

LE DUC

Non, vous ne m'aimiez pas. Si vous m'aviez seulement un peu aimé, vous me pardonneriez.

CATHERINE

Je vous aimais. Vous dites que vous souffrez aujourd'hui? Moi, je ne souffre pas seulement depuis hier, mais depuis que je vous ai connu, même heureuse.

LE DUC

Catherine!

CATHERINE

Car je l'ai été, pas longtemps! Je souffrais. Je me disais sans cesse : « Croit-il que je l'aime vraiment, lui! et que je ne me suis mariée que par amour? »

LE DUC

Mais oui! Mais oui!

CATHERINE

Je ne savais que faire. Cacher ma joie? C'était mentir. La montrer? C'était paraître grisée de toute cette nouvelle opulence! Ah! que j'ai souvent regretté que vous ne fussiez pas pauvre! Et puis, on me demandait tout, à moi! D'être une grande dame accomplie, et cependant de ne pas trop avoir l'air de me prendre au sérieux, de rester Mlle Vallon et de devenir duchesse de Coutras; on trouvait naturel que j'eusse à la fois les vertus de ma classe et tous les ornements de la vôtre. Enfin, on m'avait prise pour être parfaite, plus que parfaite; un ange sur terre! Quelle responsabilité! Je l'ai assumée! Avez-vous quoi que ce soit à me reprocher?

LE DUC

Rien! mais rien!

CATHERINE

Pourtant vous m'avez trompée!

LE DUC

Je ne vous ai pas trompée! j'ai été fou, grisé... mais je vous aime comme au premier jour.

CATHERINE

Et moi, c'est parce que je vous ai aimé et trop aimé... que mon amour ne peut pas survivre à votre dégradation, au spectacle inoubliable que vous m'avez donné ! Si je restais, il y aurait toujours entre nous deux, jour et nuit, cette femme échevelée, que vous couvriez de baisers haletants, sous mes yeux ! Voilà pourquoi jé pars.

LE DUC

Non, Catherine, ma chérie. Rappelle-toi ! Comme nous nous sommes aimés ! tout ce beau temps que nous avons passé ici, seuls, dans le ravissement... les baisers et la joie !.. Est-ce que ça peut s'oublier ?

CATHERINE

Vous voyez bien que oui. Et puis cessons, nous nous faisons inutilement du mal.

LE DUC

Ainsi, voilà tout ce que tu trouves à me dire. Tu me vois pleurant. Je te supplie, je m'humilie, je me traîne presque à tes pieds, et rien, pas un mot... pas un regard... Oh ! tu

n'as que de l'orgueil, décidément! Et tu ne souffres même pas!

CATHERINE

Vous croyez?

LE DUC

Non, tu ne souffres pas, tu ne sais même pas ce que c'est que de souffrir! Quand on souffre, ma chère, on se débat, on injurie, on crie, on frappe, on pleure, mais on a une autre attitude que la tienne, impassible et glacée. Et ta cruauté finit vraiment par dépasser ma faute.

CATHERINE

Pensez-vous donc qu'il suffit de s'en accuser pour l'effacer?

LE DUC

Non! Sans doute. Mais en t'implorant comme je le fais, je mérite mieux tout de même que ta froideur et ton dédain. Je rachète déjà un peu... Parfaitement! Car enfin, rien ne m'y force. Et là où je supplie, bien d'autres à ma place commanderaient.

CATHERINE, *lentement.*

Qu'est-ce que vous dites ?

LE DUC, *commençant à perdre la tête.*

Je dis... que je suis toujours votre mari...

CATHERINE

Vous ne l'êtes plus.

LE DUC

Je suis toujours votre maître, et si je voulais vous empêcher de partir et user de mon autorité, de mon droit légitime, il faudrait bien vous y soumettre.

CATHERINE

Vous feriez cela ?

LE DUC

Peut-être !

CATHERINE

Je vous en défie !

LE DUC

Ah ! vous m'en défiez ? Eh bien, je vous défends de quitter la Rive.

CATHERINE

Allons ! Il ne manquait plus que ça ! Ainsi, moi et les miens nous sommes vos prisonniers ?

LE DUC

Oh ! votre famille ! Ça m'est égal ! Pour ce que j'y tiens ! Mais vous, c'est différent, vous êtes ma femme, ma femme irréprochable, et je vous garde. (*Elle veut parler.*) Taisez-vous, on vient. (*Un valet entre avec une carte sur un plateau. Le duc, au valet.*) Qu'y a-t-il ? Que me veut-on ? (*Il s'avance comme pour prendre la carte, la croyant pour lui.*)

LE VALET, *faisant un léger détour et allant à la duchesse.*

C'est une visite, un monsieur... Pour madame la duchesse.

LE DUC, *mécontent.*

Ah !

CATHERINE, *qui a pris la carte et l'a lue.*

Enfin ! (*Avec vivacité au valet.*) Où est cette personne ?

LE VALET

Sur la terrasse, avec M. Vallon.

CATHERINE

Dites-lui...

LE DUC

Non, ne dites rien. On vous sonnera. Allez.
(*Le valet sort. A sa femme.*) Voulez-vous m'expliquer ce que signifie cet : « Enfin » ?

CATHERINE

Il signifie qu'un quart d'heure après vous avoir surpris dans les bras de votre maîtresse, je me suis souvenue que j'avais un protecteur, un ami dévoué, que je l'ai appelé, qu'il est venu et que je ne suis plus seule.

LE DUC

Qu'est-ce que vous me racontez?... Vous avez fait cela ?

CATHERINE

Mais oui.

LE DUC

Sans en parler à personne ?

CATHERINE

CATHERINE

Si, à mon père.

LE DUC

Ça revient au même. Le nom de ce monsieur?

CATHERINE

Mantel.

LE DUC

Tiens! L'employé de Frouard. C'est ça le protecteur?

CATHERINE

C'est ça.

LE DUC

Vous ne m'en aviez jamais parlé.

CATHERINE

J'attendais une occasion.

LE DUC

Eh bien, vous avez commis là, je suis fâché de vous le dire, plus qu'une inconvenance!

CATHERINE

Bah! Nous ne sommes pas encore quittes!

En attendant, ce qui est une inconvenance, c'est de faire attendre...

LE DUC

Cet excellent garçon... Inutile.

CATHERINE

Comment?

LE DUC

C'est moi qui vais le recevoir...

CATHERINE

Je m'y oppose...

LE DUC

Et tout de suite...

CATHERINE

Je ne vous quitte pas.

LE DUC

Vous avez peur pour lui?

CATHERINE

Ni pour lui, ni pour vous. Je veux éviter un éclat, et je sens que vous êtes dans un état d'esprit à le commettre.

LE DUC

A qui la faute ? Et puis, je suis seul juge de mes actes. Je vous prie de vous retirer chez vous.

CATHERINE

Soit. En vous obéissant, je veux encore vous donner une dernière fois l'exemple de la raison. Mais je vous préviens que s'il arrive de votre fait à M. Mantel une injure, un affront, quoi que ce soit, c'est comme si vous me le faisiez à moi-même.

LE DUC

Bien entendu !... Soyez sûre que je vais le ménager. (*Il sonne ; au valet qui apparaît.*)
Allez chercher ce monsieur. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

LE DUC, MANTEL

LE DUC

C'est vous, monsieur Mantel ?

MANTEL

Oui, monsieur.

LE DUC

Est-ce vrai, monsieur, ce que vient de me dire la duchesse?

MANTEL

Quoi, monsieur?

LE DUC

Qu'elle vous avait appelé?

MANTEL

Par dépêche, oui, monsieur.

LE DUC

Et que vous disait-elle?

MANTEL

Un seul mot : Venez.

LE DUC

Et vous voilà. A quel titre?

MANTEL

A titre... d'ami.

LE DUC

D'enfance?

MANTEL

Oui, monsieur.

LE DUC

Et... qu'en attend-elle, ma femme, de cette amitié? Le savez-vous?

MANTEL

Je viens seulement de l'apprendre.

LE DUC

Alors, vous êtes au courant?

MANTEL

Je suis au courant.

LE DUC

Par qui?

MANTEL

Par M. Vallon.

LE DUC

C'est parfait! Vous savez que la duchesse compte sur vous comme sauveur!

MANTEL, *protestant.*

Oh!

LE DUC

Et vous avez pu penser que j'allais tolérer qu'un étranger, le premier venu, forçât ma porte, fut complaisamment renseigné sur mes difficultés de famille, mêlé à mes secrets, et s'amenât de Paris pour prendre ici la conduite de mes affaires conjugales, sans que je fisse la plus légère réclamation?... Ah! ça, vous êtes fou! Mais, puisque vous avez fait le voyage, mon cher monsieur, je vous garantis que vous ne l'aurez pas fait pour rien. Je vous prie de répondre immédiatement à toutes mes questions et sans détours, s'il vous plaît? Quelles raisons a eues ma femme de s'adresser à vous? Quelles sont les vôtres de lui obéir? Qu'est-ce que vous venez faire ici?

MANTEL

Je suis tout prêt à vous répondre. Mais calmez-vous, monsieur le duc, observez que vous me parlez sur un ton...

LE DUC

Je prends le ton que l'on mérite. Je n'ai au-

cun ménagement à avoir avec vous, aucun. Je ne vous connais pas, nous ne sommes pas du même monde. Il n'y a rien de commun de vous à moi.

MANTEL

C'est vrai. Mais je pensais qu'il me suffisait d'être l'hôte de la duchesse pour mériter un autre accueil.

LE DUC

La duchesse, encore une fois, n'avait pas à vous appeler, et vous, dans tous les cas, vous n'aviez pas à venir. Vous subirez les conséquences de votre maladresse. Parlez.

MANTEL

Et si je refusais ?

LE DUC

Je vous ferais reconduire à la grille du château par le portier.

MANTEL

Inutile. Je parlerai. Je l'aurais fait plus tôt. J'attendais que vous eussiez fini et que votre colère se fût apaisée.

LE DUC

Pas d'appréciation...

MANTEL

C'est que je la comprends cette colère, monsieur. Elle ne m'étonne moi-même qu'à demi, et tout en regrettant qu'elle vous ait fait perdre, vis-à-vis d'un petit tel que moi, l'ordinaire politesse de votre rang, je l'excuse...

LE DUC

Vous êtes bien bon.

MANTEL

Car personne ne se rend compte mieux que moi de ce que ma démarche doit avoir à vos yeux d'incroyable et d'irritant.

LE DUC

Vous en convenez ? C'est un peu tard !

MANTEL

Cependant, vous vous méprenez. Vous me demandez pourquoi je suis venu ? J'ai peut-être eu tort. Mais je ne pouvais pas faire autrement.

LE DUC

Comment cela?

MANTEL

J'étais l'esclave d'une parole donnée.

LE DUC

A ma femme?

MANTEL

A madame la duchesse, oui, monsieur. Quand je vous ai répondu, tout à l'heure, que j'étais ici, à simple titre d'ami, vous avez ajouté ironiquement : d'enfance !... Eh bien, vous ne pensiez pas dire si vrai ? L'ami d'enfance de Catherine en effet, je l'ai été, je le suis encore, et, si vous le permettez, je le resterai jusqu'à la fin.

LE DUC

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

MANTEL

Je vais vous la dire. J'ai aimé Catherine Vallon, monsieur, passionnément. D'abord, d'amitié, pendant des années, et puis d'amour.

LE DUC

Monsieur! Vous osez...

MANTEL

Parce que ma conscience en a gardé le droit, et puis parce qu'il faut que vous sachiez la vérité. La voilà. Le jour où madame votre mère est venue demander Mlle Vallon à son père, ce même jour, une heure avant, j'avais prié Catherine d'être ma femme.

LE DUC

Vous?

MANTEL

Oui, monsieur.

LE DUC

Elle vous refusa, j'imagine, puisqu'elle m'aimait?

MANTEL

Non, monsieur, elle me donna sa parole.

LE DUC

Allons donc! Je ne vous crois pas!

MANTEL

Attendez, monsieur. Ne vous hâtez pas. Elle me dit qu'elle ne m'aimait pas. Je le savais, d'ailleurs, mais je ne lui demandais que de l'estime et de la tendresse... Je la suppliai, je lui représentai le triste avenir de solitude qu'elle se préparait. Je lui dis ma grande peine... il faut croire que je sus la toucher, puisque sa pitié finit par m'accorder le sacrifice que j'implorais d'elle.

LE DUC

Et alors ?

MANTEL

Je la quittai, la joie au cœur. Mais quand je revins dans la soirée chez elle, je trouvai M. Vallon et sa fille bouleversés par la visite de Mme la duchesse que j'ignorais encore. Catherine voulut être seule avec moi, et là, me raconta tout, mais en me jurant aussitôt qu'elle était à moi, rien qu'à moi, que j'avais sa promesse et qu'elle la tiendrait. C'est alors, monsieur, que je compris soudain qu'elle vous aimait. Son amour éclatait dans ses yeux, dans son langage, dans son insistance même à

vous repousser et à vouloir m'appartenir... J'étais désespéré, c'était la ruine de ma vie, l'écroulement. Non, vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert... Pourtant, j'eus le bonheur de sentir mon devoir, et je lui rendis sa parole.

LE DUC

Vous avez fait cela ?

MANTEL

Tout le monde l'aurait fait.

LE DUC

Je ne sais pas.

MANTEL

Elle se défendit longtemps. Enfin, elle céda... je lui arrachai tous les détails... la réponse immédiate que vous attendiez d'elle, par écrit, un seul mot : oui. Je le lui fis écrire devant moi. Et comme je voulais, par une dernière précaution, établir irrévocablement son bonheur, et me guérir moi-même à jamais... je pris la lettre, et c'est moi qui l'ai portée chez vous... Je me rappelle que j'ai eu plus d'une fois la tentation de la déchirer et de la

jeter dans le ruisseau, je ne l'ai pas fait... Je pensais à elle, tout en marchant, je me disais : Tu veux qu'elle soit heureuse, va jusqu'au bout. C'est dur, mais va quand même.

LE DUC

Oh! monsieur! Ainsi vous avez fait cela pour moi! Et en revanche, moi, qu'est-ce que j'ai fait? J'ai méconnu ce noble cœur que vous m'aviez donné, que je vous dois, ne dites pas non... J'ai fait souffrir injustement Catherine et j'allais la tromper... et vous, je vous ai insulté.

MANTEL

Je ne vous en veux pas.

LE DUC

Mais moi, je m'en veux! Je me suis mal conduit, j'ai obéi à de bas sentiments indignes de mon nom. Recevez-en mes excuses bien profondes.

MANTEL

Moi, monsieur?

LE DUC

Et faites-moi l'honneur d'être mon ami. Et,

maintenant, écoutez-moi : J'ai mal parlé de vous devant Catherine, je vous ai accueilli par la colère, l'injure et le soupçon... Eh bien ! je ne trouve pas dans les regrets de mon cœur de meilleure réparation à vous faire que de vous confier les plus chers intérêts de mon avenir. Catherine veut me quitter ; elle y est résolue. Voyez-la, parlez-lui, empêchez-la de partir et de briser ma vie et la sienne. Y consentez-vous ?

MANTEL

Oui.

LE DUC

Merci. (*Il sonne. Le valet paraît.*) Priez Mme la duchesse de venir trouver ici M. Mantel. (*Le valet sort.*) A présent, je n'espère plus qu'en vous... Donnez-moi Catherine une seconde fois.

MANTEL

Je vais tâcher.

LE DUC

A tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE V

MANTEL, CATHERINE. *Mantel reste seul quelques secondes.*

CATHERINE, *entrant très anxieuse et émue.*
Georges! Mon ami!

MANTEL

Catherine! (*Ils se prennent les mains.*)

CATHERINE

Merci! vous êtes venu... (*L'émotion la prend, avec des larmes.*) Ah! Georges! (*Elle pose la tête sur son épaule.*)

MANTEL

Remettez-vous. Il ne faut pas qu'on vous voie pleurer.

CATHERINE

Vous avez raison. Pas ici. Après... Oh!
(*Elle s'essuie les yeux.*) Vous savez ce qui se passe et pourquoi je vous ai appelé?

MANTEL

Je sais tout.

CATHERINE

Vous avez vu mon mari?... Que vous a-t-il dit?

MANTEL

Votre résolution de partir.

CATHERINE

Eh bien?

MANTEL

Je la trouve comme lui coupable et folle. Vous n'avez pas pensé que je m'y associerais?

CATHERINE

Est-ce vous que j'entends? Vous, mon ami?

MANTEL

Je le suis plus que jamais.

CATHERINE

Vous me donnez tort?

MANTEL

Je vous donne tort à tous deux. Lui, pour

ce qu'il a fait. Vous, pour ce que vous voulez faire.

CATHERINE

C'est bon. Je partirai seule. On n'aura pas de moi ce pardon qu'on veut m'arracher.

MANTEL

Même moi, Catherine?

CATHERINE

Même vous, Georges.

MANTEL

Ne dites pas cela. En ce moment vous ne vous appartenez plus. La fureur et l'orgueil vous dominent.

CATHERINE

Pas l'orgueil, mon ami, l'humiliation.

MANTEL

C'est la même chose. C'est par orgueil qu'on se croit humilié. Faites donc votre devoir. Ça vaudra beaucoup mieux.

CATHERINE

Et où le prenez-vous, mon devoir?

MANTEL

Il est ici.

CATHERINE

Beau devoir, en vérité!

MANTEL

Admirable! Et le plus beau de tous! Le duc vous aime... (*Geste de Catherine.*) J'en suis sûr. Et vous l'aimez. Enfin, peu importe, il faut rester. Faites-le au moins pour les vôtres. Vous n'êtes pas seule, vous n'avez pas le droit d'entraîner à votre suite des innocents, pour la simple satisfaction de votre vengeance.

CATHERINE

Ma vengeance?

MANTEL

Il n'y a pas d'autre mot pour qualifier votre départ.

CATHERINE

Eh bien, soit! Va pour vengeance! Mon mari l'a méritée, après tout! Et puis, en voilà assez. J'ai dit que je partirais. On verra que j'ai une volonté.

MANTEL

Et moi aussi. Vous résistez à ma prière. Cette fois-ci, c'est un ordre. Je vous ordonne de rester.

CATHERINE

De quel droit ?

MANTEL

Vous osez me le demander ? Du droit que j'ai acquis en renonçant à vous, en vous rendant votre parole, et en vous donnant à un autre quand je vous aimais ! Vous pensez que je prends le parti du duc ? Sans doute. Il a raison de vouloir vous garder. Mais c'est surtout mon œuvre que je défends ! Elle m'a coûté assez cher !

CATHERINE

A moi aussi !

MANTEL

Pas tant qu'à moi ! Ingrate ! Ah ! ça, est-ce que vous croyez que je vous aurai aimée pendant des années, que j'aurai pleuré des nuits entières, loin de vous, que j'aurai re-

noncé au mariage, à la famille, à la paternité, que je me serai condamné à l'éternelle solitude pour que tout ça ne serve à rien, que ça soit de la souffrance perdue, inutile, gâchée? du malheur gratuit? Ah! non! Donnant donnant! C'est mon tour. Je vous ai sacrifié ma vie, vous pouvez bien me sacrifier votre orgueil! Et vous serez encore en reste avec moi.

CATHERINE

Comme vous me parlez, Georges! vous!

MANTEL

Ah! c'est au nom de ce que j'ai souffert! Je fais valoir mes droits.

CATHERINE

C'est juste. Vous avez raison. Je ne peux pas vous refuser.

MANTEL

Alors, vous consentez? Vous ne partirez pas? Et tout est oublié?

CATHERINE

Je consens... Mais c'est pour vous seul, Georges!

MANTEL

Pour moi seul?... Eh bien! je ne vous crois pas, personne ne vous croira. Vous vous mentez encore à vous-même, jusqu'au bout. Vous aimez le duc. Vous pleurez !... Vous l'adorez, mais vous ne voulez pas en convenir et vous préférez, par je ne sais quel délire de faux amour-propre, avoir l'air de me céder à moi, dont vous vous moquez bien dans le fond, qui ne suis rien dans votre vie, plutôt que d'écouter votre cœur qui sous sa révolte est bon, lui, généreux, et qui vous prie de pardonner. Pardonner? Qu'est-ce que je dis? Est-ce qu'on pardonne à ceux qu'on aime? Avec eux tout est tellement pardon, que ça va de soi! On les aime davantage pour la peine qu'ils vous font, voilà tout. Les mauvais fils sont toujours les préférés des mères! Allons! Assez d'orgueil! Catherine! vous et votre mari, vous êtes au bon moment d'être heureux. Il ne vous manquait à tous deux que la douleur dans l'amour. C'est fait. Vous avez souffert l'un par l'autre. Vous êtes quittes. (*Le duc paraît, anxieux. Sa mère est à quelques pas derrière lui.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DUC, LA DUCHESSE

LE DUC

Elle reste ?

MANTEL

Mais oui !

LE DUC, *s'élançant vers sa femme.*

Ah ! Catherine !

VALLON, *à la duchesse douairière.*

Allons donc ! Au fond elle en mourait d'envie.

LE DUC, *à sa femme.*

Mais pourrai-je vous aimer assez à présent ?

CATHERINE

Oui, mon ami. Parce que moi-même je vous aimerai davantage.

VALLON

Les voilà repartis.

LA DUCHESSE, à *Catherine*.

Et maintenant, ma chère fille, embrassez-moi. (*Elle l'embrasse.*) Je suis contente de vous. Et de tout le monde. Chacun a fait ce qu'il devait faire.

LE DUC, *amenant Mantel à sa mère.*

Excepté M. Mantel, ma mère, qui a fait plus que ce qu'il ne devait.

MANTEL, *se défendant.*

Moi? Mais...

LA DUCHESSE

Je le sais.

MANTEL, *très troublé.*

Je vous remercie, madame la duchesse, et au moment de partir, je vous reste bien reconnaissant.

LA DUCHESSE

Vous partez?

FROUARD

Oui. Nous sommes forcés de quitter La Rive, madame la duchesse.

MANTEL

Ce soir même.

LE DUC

Pourquoi ?

FROUARD

Nos ballons. Ils n'avancent pas.

LA DUCHESSÉ, *qui a compris.*

En effet.

VALLON, *à Mantel.*

Eh bien ! puisque vous partez avec le baron... je vous accompagnerai.

CATHERINE

Tu t'en vas ?

LE DUC

Comment, mon père ?

VALLON

N'insistez pas, j'ai réfléchi, j'ai pensé que

vous ne regretteriez pas de vous trouver un peu seuls. Je vais profiter de ces huit jours pour aller à Paris, revoir ma petite chapelle et mes vieux amis de la rue d'Assas.

LE DUC

Mais à une condition alors ? C'est que vous reviendrez. Vous reprendrez votre place aux orgues. Vous taillerez tous les rosiers, les nains, les grimpants. Nous ferons mieux, nous chercherons des greffes savantes... et nous inventerons une rose.

LA DUCHESSE

Et comment l'appellerez-vous ?

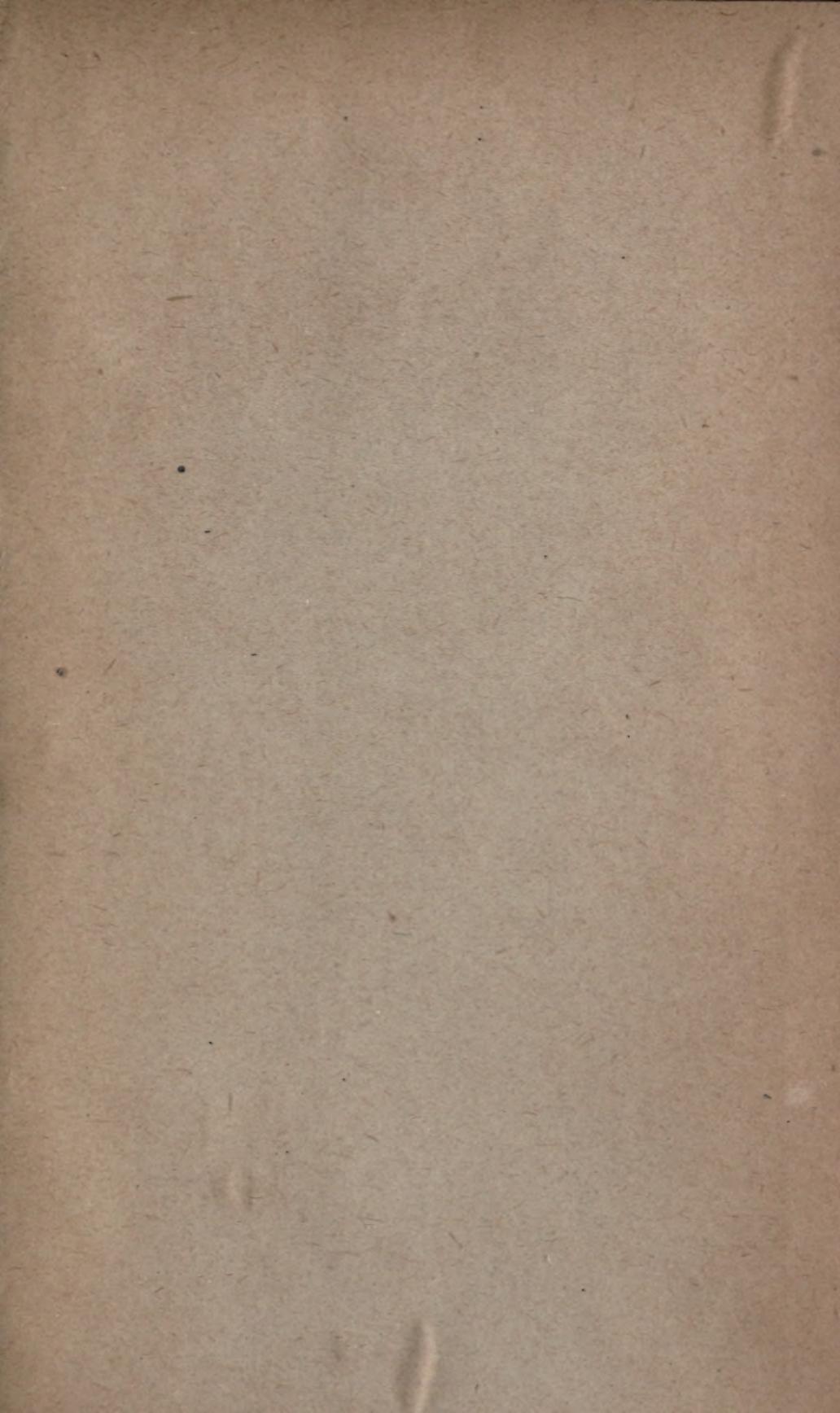
FROUARD

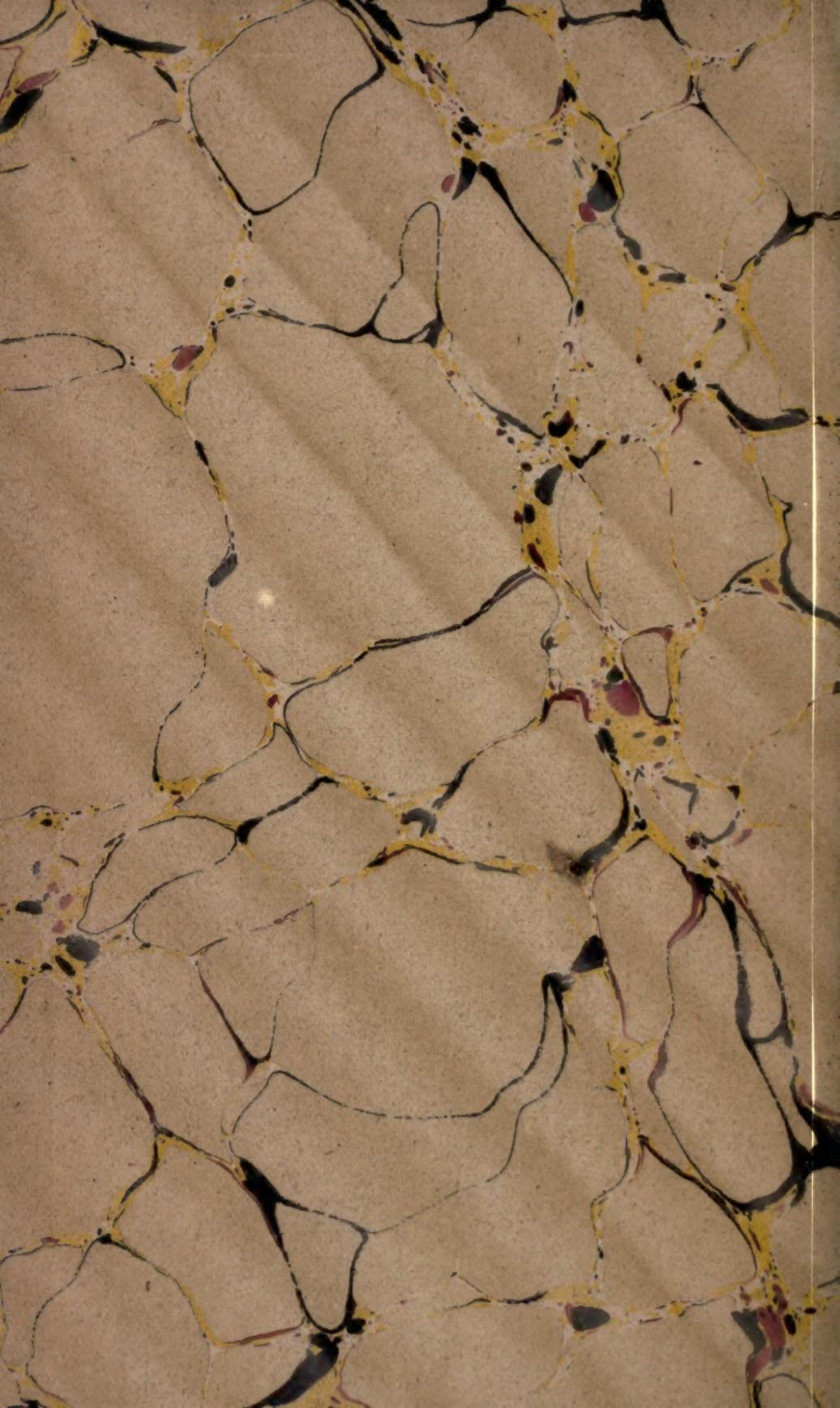
La « Gloire de Montgolfier ! »

LE DUC

Non : la « Duchesse de Coutras. »

RIDEAU





PQ
2330
L7C3

Lavedan, Henri Léon Émile
Catherine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
